



Sont morts pour la Patrie

et dans l'accomplissement exemplaire de leur devoir en Pologne, au Westwall, auprès des forces aériennes et des forces maritimes, en partageant la vie des combattants et en combattant eux-mêmes, les correspondants de guerre:

Le lieutenant
OTTO PIEPER

Le radiotélégraphiste
HANS FREYER

Le maréchal des logis chef
HERMANN LEITZ

Le sergent-major
ERICH WESTRÖM

Le caporal
GÜNTHER KLEINGÄRTNER

Le caporal
JOSEF EMBACH

Le sous-officier
PAUL THIEL

Le matelot
Dr. WALTHER TRÖLLER

Le lieutenant
KURT WEGENER

Le maréchal des logis chef
WERNER BOLD

Le soldat
RUDOLF LIEGERT

Le radiotélégraphiste
HANS SCHLÜTER

Le caporal
WILLY GERLACH

Le caporal
KURT NOSTIZ

Le sous-officier
ERNST HESSE



paul reynaud

Etats-Unis. On essaie de se débarrasser de la livre. La Banque d'Angleterre, à son tour, renonce à soutenir le cours de la livre sur les marchés internationaux, sinon, d'après les expériences faites jusqu'ici, l'Angleterre risquerait de gaspiller les sommes dont elle a besoin pour ses armements.

Les journaux hollandais écrivaient déjà au mois de février que depuis la guerre, des biens anglais d'une valeur de 855 millions de dollars or avaient pris tout droit le chemin de l'Amérique; rien que pendant les deux premiers mois de la guerre, l'Angleterre a vendu 10% de ses effets américains afin de couvrir ses achats. Ces faits, tout autant que les événements politiques, ont nui au crédit dont jouissait la livre sterling. Dans les pays scandinaves, et ailleurs aussi, c'est surtout la signature de la paix finlandaise qui a précipité cet état de choses.

Liquidation au Louvre?

Les « New York Daily News » proposent une nouvelle méthode de financer les fournitures de guerre aux Alliés. L'Amérique n'a guère besoin d'or, dit ce journal. De toute façon, l'or est enterré à Fort Knox et ne sert presque en rien à l'économie américaine. Mais il y a bien d'autres valeurs que l'Angleterre et la France pourraient donner aux Etats-Unis en échange de matériel de guerre. Le Louvre et le British Museum regorgent de trésors artistiques et qui auraient une réelle valeur aux yeux de l'Amérique. Le mot d'ordre du journal new-yorkais reviendrait donc à ceci: échangez des objets d'art contre du matériel de guerre.

Par exemple, selon le journal américain, la Vénus de Milo vaudrait un destroyer.

Cette expertise américaine ne manque pas de piquant: elle vise des objets d'art uniques en leur genre, et aucun expert n'aurait osé la risquer. Mais comment les « New York Daily News » s'y prennent-elles donc pour établir une échelle des valeurs? Au début de l'année dernière, le journal américain « Army and Navy Journal » nous entretenait du montant des frais de construction d'un navire de guerre américain: un destroyer ne reviendrait pas à moins de 8 millions de dollars. Ce serait là le prix de la Vénus de Milo. Il est vrai que la France l'a achetée à meilleur compte. En 1820, l'ambassade de France à Constantinople achetait la Vénus de Milo à un paysan qui l'avait découverte dans une grotte de Molos — coût: 6.000 francs.

La frise du Parthénon qui, jusqu'au commencement de la guerre, ornait les murs de la salle Lord Ellington du British Museum, combien vaudrait-elle en matériel de guerre d'après une expertise de ce genre? (Au début de la guerre, cette frise a été enterrée en lieu sûr, comme du reste toutes les autres œuvres d'art). Il y a 125 ans, l'Etat anglais l'achetait 35.000 livres sterling à Lord Elgin, ambassadeur de Grande-Bretagne à Constantinople.

Mais la liste des frais de construction maritimes du journal « Army and Navy Journal » cite des valeurs supérieures à celle du destroyer: un porte-avions 31,5 millions de dollars, un croiseur 22 millions de dollars, un navire de combat 71 millions de dollars. Il n'y aurait donc que l'embaras du choix si l'idée des « New York Daily News » venait à être réalisée.

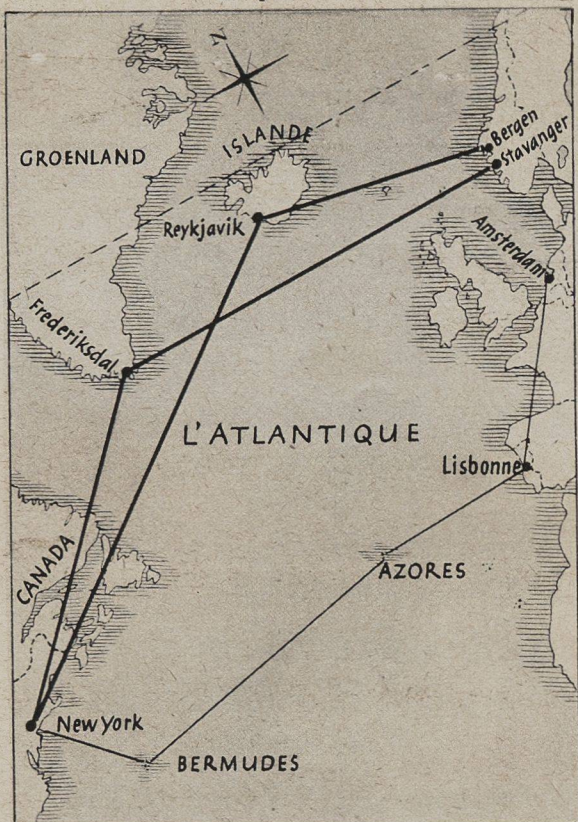


Lignes de navigation aérienne au-dessus du cercle polaire

A Washington ont lieu actuellement des négociations entre une délégation scandinave et les « Panamerican

Airways » au sujet de l'ouverture d'une ligne de navigation aérienne entre New-York et la Norvège.

En Hollande également, des pourparlers sont en cours et qui concernent une autre ligne aérienne — notamment entre New-York et Amsterdam, laquelle doit utiliser Stavanger en Norvège comme port d'escale intermédiaire. Les deux lignes de navigation aérienne passent par le nord de l'Océan Atlantique, tout contre la partie méridionale du cercle polaire, et l'on dirait que leur création est une conséquence de la guerre actuelle.



dionale du cercle polaire, et l'on dirait que leur création est une conséquence de la guerre actuelle.

L'aviateur norvégien Balchen qui, conjointement avec Byrd, avait effectué, à l'époque, les premiers vols sur les deux pôles à la fois, et qui est actuellement directeur technique de la Compagnie Norvégienne de Tourisme, rêve depuis longtemps d'une ligne aérienne entre les pays scandinaves et les Etats-Unis. Le fait qu'il possède à la fois la nationalité norvégienne et la citoyenneté des Etats-Unis, et que de longues années il avait été aviateur dans ce dernier pays, ce fait le désigna déjà une fois pour des négociations de cette importance.

Mais celles-ci avaient échoué, car une telle ligne de navigation aérienne, tout en étant réalisable techniquement et théoriquement, semblait cependant, jusqu'à la déclaration de guerre, voué à la faillite économique. Une ligne passant par le nord de l'Atlantique n'aurait pu faire concurrence à une ligne passant par les îles Bermudes.

Mais dans le cas présent, avant la réalisation de cette ligne aérienne le long du Cercle Polaire, deux obstacles doivent être surmontés: 1) l'itinéraire, et 2) l'acquisition d'hydravions. Selon nos renseignements, l'itinéraire doit passer par l'Islande. Mais puisqu'on mentionne Bergen et Stavanger comme ports d'escale européens, l'itinéraire devrait passer beaucoup plus au sud de l'Islande. Dans ce cas, on choisirait comme étape intermédiaire la pointe méridionale du Groenland ou bien sa côte occidentale — ce qui constitue une entreprise excessivement difficile, car le trajet Groenland—USA, à cause des intempéries qui y règnent, se prête peu à la navigation aérienne, et ceci d'autant plus que jusqu'à une époque même avancée du printemps on y court le danger d'être bloqués par les glaces. L'Islande, comme point d'escale intermédiaire, allongerait inutilement la route.

Un vol ininterrompu de Stavanger à New-York serait trop onéreux, car il dépasse 5.000 km., et que, dans ce cas, les hydravions devraient être chargés de trop de combustible, sans autre charge utile.

L'acquisition des hydravions constitue le second problème par ordre d'importance. Aux Panamerican Airways,

il y a actuellement quatre clippers reliant Lisbonne avec le continent américain. Ces quatre clippers étaient parfois tellement chargés de sacs postaux et de voyageurs dans les deux sens, qu'il leur fallait faire escale aux Bermudes, quoique cet arrêt intermédiaire n'avait pas été prévu au début et qu'il donnait lieu à des conflits entre les Etats-Unis et l'Angleterre, conflits causés par la censure anglaise.

Le service postal proprement dit entre les trois puissances scandinaves et les Etats-Unis atteint annuellement, dans les deux directions, un poids total de 70.000 kg. pour chacune de ces directions. Ce qui revient à dire que, en prenant pour base la durée d'une année, 2.800 quintaux de sacs postaux devraient être expédiés par hydravions des pays scandinaves aux Etats-Unis, sans compter que, dès qu'une telle ligne serait établie, d'autres pays européens s'en serviraient également pour leurs sacs postaux à destination des Etats-Unis.

Chacune de ces deux lignes aériennes en question — la scandinave et la néerlandaise — devrait disposer tout au moins de deux hydravions, si toutefois on ne parvient pas à la fusion des deux lignes. Un clipper coûte environ 6 millions de couronnes danoises. Il faut donc ajouter au problème de la création de la ligne et au problème de l'acquisition de nouveaux clippers celui des frais généraux et du bon rendement. Pour les pays scandinaves et la Hollande, il s'agirait d'une entreprise avantageuse dans le cas seulement où, malgré tous les dangers, l'escale se ferait au Groenland et non pas au dominion britannique de Terre-Neuve, sinon les rigueurs de la censure rendraient inévitables retards et conflits.

Dans la bourgeoisie anglaise

L'Eton College se livre à des restrictions en guise de mesures de guerre: les élèves n'auront plus droit aux chemises coûteuses, au linge de corps trop fin; plus de costumes sur mesure, mais de la vulgaire confection; bien pis encore, leur argent de poche ne devra pas dépasser 50 shillings par trimestre. Seulement, les tailleurs d'Eton viennent d'élever une protestation en règle: selon eux, ces mesures d'économies ne feront qu'aggraver le chômage régnant déjà à Eton.



Les « News Chronicle » nous apprennent qu'un nouveau métier vient de faire son apparition sur les côtes anglaises: le métier d'écumeurs de la côte. Le cas est moins grave qu'il n'y paraît. Il s'agit tout bonnement de ceux qui débâtaient les débris de navires torpillés et venus s'échouer sur la grève. Aussitôt qu'ils ont vent d'un cargo coulé dans les parages, les écumeurs accourent avec une rapidité qui tient du prodige. Et, toujours d'après les « News Chronicle », les petits écoliers évacués, ne manquent pas, le plus souvent, de se joindre à si bonne compagnie. Les écumeurs arriveraient ainsi à se faire des journées de 40 livres.

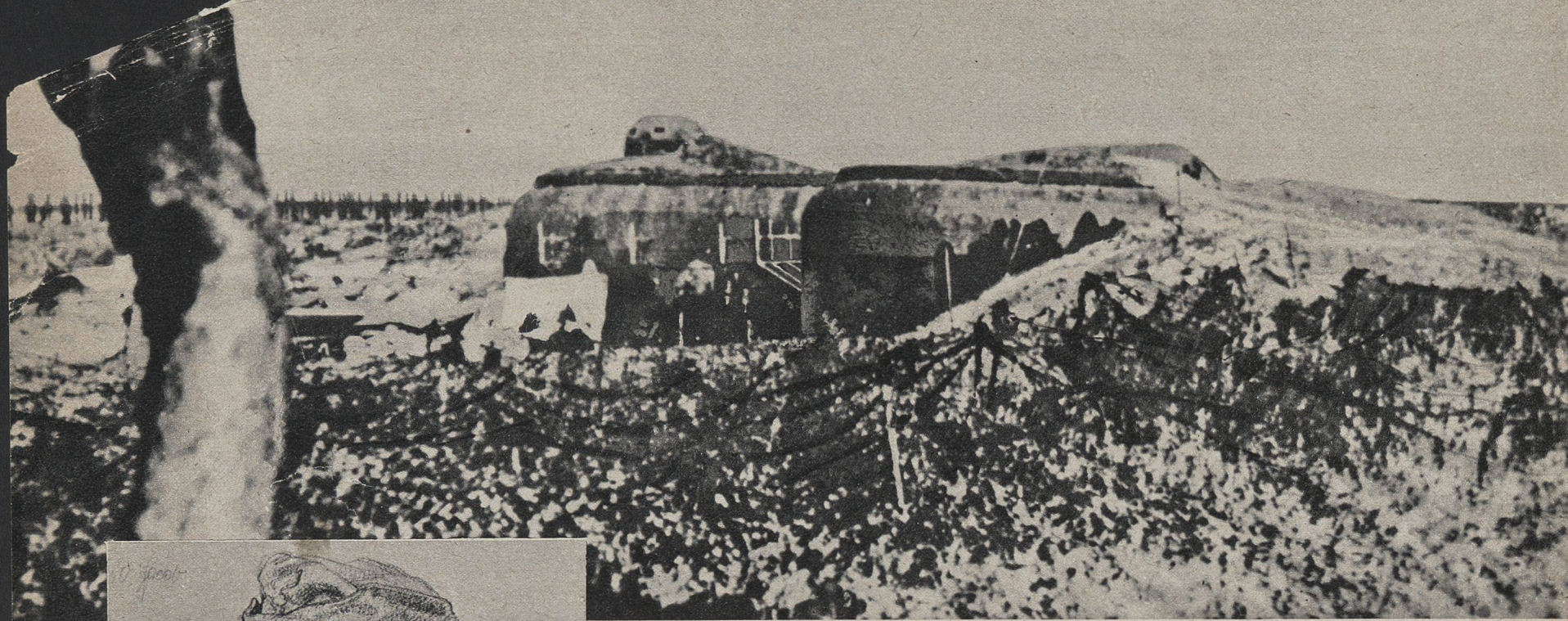
Le « Daily Express » publie les résultats d'une enquête officielle sur le mouvement de la pègre londonienne depuis la guerre. En premier lieu viennent les vélos, à l'honneur depuis le rationnement de l'essence: on n'a pas constaté moins de 10.000 vols au cours des six premiers mois de la guerre; la plupart des vélos ayant dû être revendus au prix fort, on imagine les bénéfices réalisés. Viennent ensuite les denrées alimentaires. Immédiatement après, les sacs de sable, en tout 60.000 de disparus, probablement parce que les accessoires de DCA n'abondent pas sur le marché et font par conséquent l'objet de ventes fructueuses. Une branche d'activité toute particulière, c'est celles des lampes de poche, soit 4.000 qui ont changé de propriétaire. N'oublions pas enfin le rayon des cartes d'essence que les propriétaires de voitures rachètent sans trop se faire prier.



22 ans après...

Vue aérienne d'un de nos éclaireurs au-dessus du sol de France

Au beau milieu de l'ordre impeccable des champs, des chemins et des routes, on découvre brusquement un enchevêtrement de lignes grisâtres (de gauche à droite et de haut en bas). Ce sont les cicatrices que la Grande Guerre légua à la Champagne: autrement dit, des entonnoirs et tranchées abandonnées

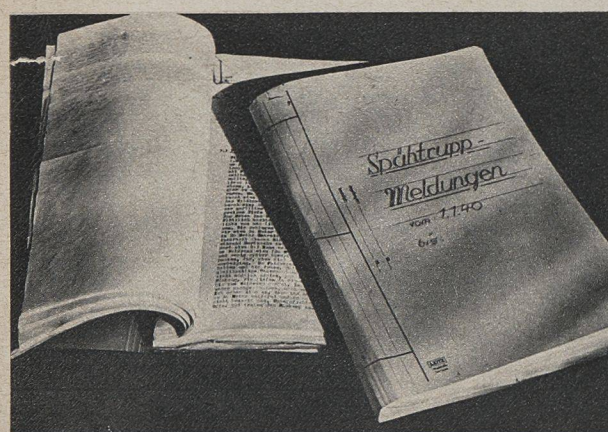


Un document remarquable de l'exploit d'une section d'éclaireurs allemands:
Une photo de la ligne Maginot prise par un chef de patrouille

Ce cliché fut pris en février 1940, au cours d'une action allemande et dont l'ennemi ne s'est même pas rendu compte. Muni des renseignements les plus précieux, la petite troupe s'en revient



23 kilomètres à l'intérieur du pays ennemi!
Le sergent-major, et chef de section d'éclaireurs Jakob, ancien combattant de la Grande Guerre, âgé de 44 ans, père de 4 enfants et ouvrier de profession, a de nouveau endossé la veste «feldgrau». Il a réussi à conduire l'une de ses patrouilles à 23 kilomètres de profondeur du système fortifié de la ligne Maginot



Les Livres d'or d'un régiment:
les bulletins des éclaireurs

Chacune des reconnaissances est l'objet, de la part du chef de détachement, d'une relation détaillée qui en retrace exactement les péripéties et le résultat. Le chef du régiment, à son tour, la transmet à l'état-major de la division, lequel en tirera le meilleur parti

Pourquoi travail patrouille?

Notre dessinateur, M. Liska, et notre envoyé spécial, M. Kenneweg, ont, à notre demande, visité le front de l'Ouest, et, dans le secteur de la 10^e armée, fait ample connaissance avec le travail des états-majors et l'existence de la troupe. Dans une première correspondance, ils répondent à la question si actuelle: pourquoi «travail de patrouille»?

Depuis l'automne 1939, où les troupes allemandes ont réussi à pénétrer en territoire français, en occupant et conservant des parties entières, le front occidental n'a pas bougé. Dans les sapes, les positions de campagne et les zones d'abris bétonnés, l'armée allemande occupe ses positions, elle est prête au combat. Tous les jours s'allume, de-ci, de-là, un feu d'artillerie local, mais il s'éteint aussitôt; au tir de harcèlement des Français s'oppose le nôtre, rapide et vigoureux, mais à part cela, le calme semble régner et bien souvent le communiqué ne contient que ces mots: à l'Ouest aucun événement d'importance. En réalité, ce calme est pure apparence, et derrière laquelle le front connaît l'activité la plus intense. On installe des nids d'artillerie, on observe le moindre coup de feu d'en face, et l'on repère la position des batteries ennemies. Les aviateurs font des reconnaissances et rapportent de précieuses photos des positions ennemies, celles-ci faisant l'objet d'un minutieux examen. Jour et nuit, les soldats allemands font des reconnaissances dans le «no man's land», et contribuent

Septembre 1939:
points d'interrogation gigantesques — le front français
En occupant son secteur, au cours du mois de septembre 1939, le régiment ignorait tout de l'adversaire, du tracé de ses positions, de l'emplacement de ses avant-postes, de ses observations, de ses barrières et de ses barbelés. La toute première tâche du régiment devait donc consister à transformer les inconnues en connues et à acquérir une connaissance plus exacte du tracé des positions ennemies et des forces qui les occupaient



Un chef de régiment et ses seize chefs d'éclaireurs

Le régiment qu'a longuement visité notre envoyé, a entrepris jusqu'ici 180 patrouilles et reçu 68 croix de fer. Il n'est pas un pouce du «no man's land» qui ne soit connu des éclaireurs; aussi bien, ceux-ci parcourent journellement le secteur, et il leur arrive souvent de s'y enfoncer profondément, jusque derrière les lignes ennemies

ainsi à enrichir la mosaïque cartographique du front adverse. Les reconnaissances d'éclaireurs, c'est le genre de combat caractéristique des sapeurs, des troupes du «terrain devant soi», celui qui s'étend devant les véritables positions là où logent les unités de sape (casemates,

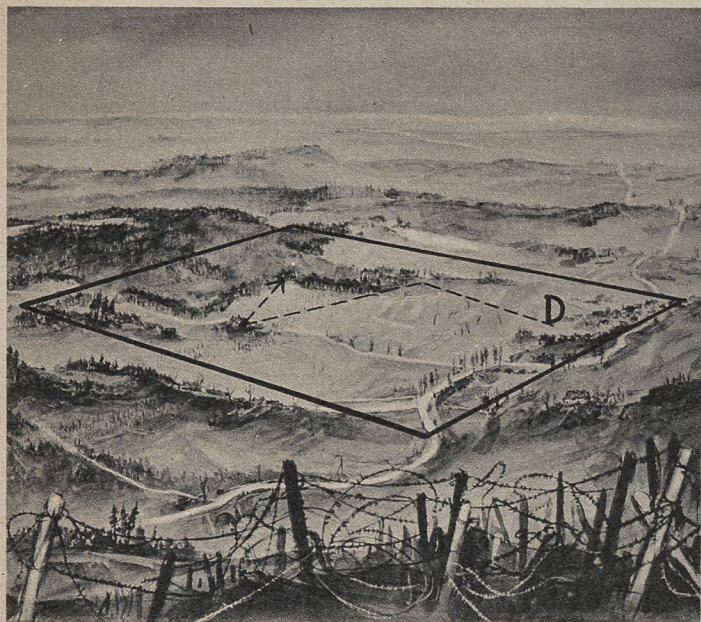
blockhaus et villages évacués); et c'est de là-même que s'élance la troupe d'éclaireurs, pour traverser le no man's land et s'introduire dans les positions ennemies, où, inaperçue, elle observera le genre, le nombre et l'emplacement de ses travaux fortifiés. Elle évite autant que possible toute prise de contact avec l'ennemi, et, en cas de surprise, rompt à toute vitesse. La troupe de choc, autre variété propre au combat de sape, est proche parente de la troupe de reconnaissance, à la différence près qu'elle recherche le contact et la rencontre avec l'ennemi. La troupe de choc a toujours une tâche bien déterminée: la destruction chez l'adversaire d'un point d'appui gênant, la suppression d'un poste d'observation ennemi, la capture de prisonniers, et ainsi de suite — toutes entreprises soigneusement préparées en temps

utile. Elles peuvent être ou non soutenues par l'artillerie, mais de toutes façons, elles exigent plus d'hommes que les reconnaissances, une couverture plus importante des flancs et de l'arrière tant à la sortie qu'au retour, et la prise en considération que le bruit du combat peut attirer sur la troupe un ennemi supérieur en nombre. De toutes façons, qu'il soit éclaireur ou qu'il fasse partie d'une troupe de choc, le soldat doit témoigner de qualités toutes particulières: le courage, la force, l'esprit de décision et la joie du sacrifice sont les conditions mêmes du succès. Mais il est encore un autre esprit qui anime les «messieurs du no man's land»: c'est celui des anciennes patrouilles de cavalerie, l'esprit des hussards allemands, passionnés d'attaques par surprise, esprit chevaleresque tout à la fois, et qui, en l'adversaire, se plaît à respecter le soldat.



L'exploit du lieutenant Kulhanek

I. Sa patrouille



De l'autre côté du vallon:
le Rabenbusch

C'est à la lisière du bois que commence véritablement la mission du lieutenant Kulhanek: reconnaître le Rabenbusch dans sa plus grande profondeur possible, et repérer le lieu des troupes et des travaux de fortifications de l'ennemi

„C'était ma première patrouille. La plupart de mes camarades avaient déjà conduit une troupe de reconnaissance ou de choc, même plusieurs, et plus d'un avait reçu la croix de fer. J'étais l'un des plus jeunes, on m'épargnait et je n'avais pas encore subi l'épreuve du feu. Jusqu'à ce que mon colonel me dit: „Lieutnant Kulhanek, si le coeur vous en dit, faites donc un petit tour, demain, dans le petit „Rabenbusch“. Et n'oubliez pas de vous faire accompagner d'une poignée d'hommes sûrs“

Le secteur occupé par le régiment de Kulhanek est un terrain vallonné, plutôt dénudé; ses pentes ne présentent que par endroits de rares broussailles, et s'y avancer en plein jour n'a rien de commode: or, c'était là l'entreprise dévolue au jeune lieutenant. Il s'agissait d'explorer le « Rabenbusch », un morceau de forêt situé sur une hauteur à quelques centaines de mètres des lignes allemandes. Les éclaireurs devaient donc faire montre de la plus grande prudence en descendant dans le vallon et en remontant la pente opposée. Pas d'autre couverture que le petit bois. Le retour devait s'effectuer par le même itinéraire, ce qui en cas d'éveil, s'avérerait des plus redoutables. Voici le rapport du lieutenant Kulhanek sur la reconnaissance menée à bonne fin et qui devait être le prélude de son expédition de choc, le jour suivant: « Moi-même et mon sergent-major Halm, cela me parut suffire pour ma première tentative de reconnaissance; les deux sous-officiers détachés à notre intention, je les laissais en arrière, eux et leur mitrailleuse légère, aux abords du village de D. Ils avaient pour mission d'assurer ma sortie et mon retour et de prendre sous leur feu la lisière du bois, en cas où l'on nous tirerait dessus de cet endroit.

Mètre par mètre...

A midi, nous sommes partis, nous avons descendu le vallon avec lenteur et en nous couvrant précautionneusement, et à 13 heures nous laissions les deux sous-officiers à l'entrée du village. D'abord, nous avançons sans difficulté, mais à mesure que le terrain se découvrait, nous n'avons plus fait que ramper, mètre par mètre, si bien que nous n'atteignons la lisière du bois qu'à 15 heures; autrement dit, nous avons mis 2 heures à parcourir la distance minime de 300 mètres. Il y avait là un hangar où aucune présence ennemie ne fut décelée. Alors nous nous sommes enfoncés de plus de 200 mètres à l'intérieur du Rabenbusch, et voilà que nous avons découvert tout un système d'abris français abandonnés et que l'eau avait envahis. Nous avons traversé, à cette profondeur, le bois dans toute sa largeur, et pris des croquis des nombreux abris et des tranchées qui s'y dissimulaient. Nous avons progressé de plus en plus à l'intérieur du bois, sans que le moindre mouvement décelât la présence de l'ennemi. Tout à coup, le sergent-major Halm attira mon attention sur un blockhaus,

situé à 200 mètres sur notre gauche et qui devait être de construction récente. Sans hésiter, nous nous dirigeâmes vers cet édifice. Arrivés à 50 mètres du but, nous vîmes trois Français abrités derrière l'obstacle, et des bruits partis de l'intérieur nous firent supposer qu'il y en avait trois autres qui y séjournaient. En même temps, nous découvrîmes un poste à la lisière du bois, à 120 mètres environ. Peu après, j'apercevais sur ma droite, à 40 mètres de distance, une colonne qui passa sans me voir. Comme le sergent-major Halm et moi n'étions armés que de pistolets et que les soldats français étaient trop éparpillés dans tous les sens pour qu'on pût les surprendre tous à la fois, je fis signe à mon compagnon de rebrousser chemin. Prenant nos jambes à notre cou, nous avons franchi les 200 mètres qui nous séparaient de la lisière de la forêt. A notre ébahissement, personne ne nous tira dessus, aucun cri ne se fit entendre. A mon sens, l'adversaire ne

s'est aperçu de rien, malgré la distance minime de 40 mètres et la lumière favorable au tir...

Rapport du lieutenant Kulhanek à son chef.

« Au Rabenbusch, à 200 mètres de profondeur et sur une largeur de 100 mètres, sont situés les abris et les tranchées de l'adversaire, comme indiqué sur le croquis ci-joint. Ils sont inoccupés et en partie inutilisables, l'eau les recouvrant presque en entier. Au point Y de la carte annexée, on a repéré un blockhaus de construction récente, et que l'ennemi occupe. Ce blockhaus est entouré, sur un rayon de 30 mètres, d'un réseau de barbelés d'une épaisseur de 8 mètres, relativement facile à détruire et à franchir. A une distance de 600 mètres à l'ouest et de 400 mètres à l'est, aucun mouvement de l'ennemi n'a été enregistré. Pour l'instant, il ne doit pas y avoir plus de 20 Français dans le Rabenbusch. L'adversaire se sent visiblement en sûreté dans son secteur, d'où l'insouciance dont il fait preuve. »



Un point d'interrogation en moins

Le nombre et le tracé des casemates et des tranchées ennemies viennent d'être exactement repérés par les éclaireurs de Kulhanek, lequel les reporte sur la carte du secteur. Sur le hangar de la lisière du bois une croix, ce qui indique qu'elle est inoccupée. Et l'endroit où se trouve le blockhaus est pourvu à son tour, d'un signe correspondant



A 50 mètres environ du but, nous vîmes trois Français qui s'abritaient derrière l'obstacle

Se basant sur ces résultats, le colonel donna au lieutenant Kulhanek l'ordre de repartir le lendemain en tête d'une troupe de choc pour anéantir la position ennemie du « blockhaus »

II. Son attaque

Vers le Rabenbusch

Le lendemain matin à 5 heures je passe en revue le petit groupe: mon sergent-major Halm, un sous-officier, et 8 hommes. Il fait encore nuit, mais c'est la nouvelle lune, et le ciel est semé d'étoiles. C'est le temps qu'il faut. En vitesse, j'examine encore l'équipage de mes hommes, les fusils, les grenades à main, les ciseaux à couper les barbelés. Est-ce que la caisse contenant la munition à trace lumineuse se trouve près de la mitrailleuse? Alors, en avant. En rang, à deux pas de distance entre chaque homme, moi en tête avec le sergent-major Halm, le sous-officier en dernier. Nous quittons notre position par une brèche dans l'obstacle barbelé. Le Rabenbusch se détache à l'horizon, une masse sombre. Nous passons le village où je fis poser, hier, la mitrailleuse, le cas échéant; bientôt nous arrivons sur la pente. « Rangez-vous pour tirer! Mitrailleuse à 10 pas derrière moi, à droite! » m'écrié-je à demi-voix. Nous avançons plus vite qu'hier, où Halm et moi-même, nous devions faire le chemin en rampant. Très souvent, je commande une halte, je tend l'oreille vers le bois. De temps en temps, la détonation d'une grenade à main, d'un coup de fusil, déchire le silence de la nuit, signes d'énervement chez l'adversaire. Derrière nous, notre propre front garde un silence sévère. Environ à 50 mètres de la lisière du bois, la commande suivante passe de bouche en bouche: « Sautiez l'un après l'autre jusqu'à la lisière du bois, la mitrailleuse fera la garde de feu. » Moi et le sergent-major Halm, nous sautons les premiers jusqu'au bord du bois; rien n'arrive. Les autres



Précautionneusement, nous avançons vers la droite



Très en avant des premières lignes allemandes:

Deux éclaireurs . . .

Les pieds enveloppés de mouchoirs épais, afin d'éviter tout bruit en marchant, des grenades à main, prêtes à être utilisées, et dissimulées dans les tiges de leurs bottes, les deux hommes se sont frayé un chemin jusqu'à la dernière maison de la petite ville lorraine évacuée par les Français. Des combles, ils peuvent, à présent, et sans être vus, plonger leur regard dans le plus profond des avant-postes ennemis

suivent sur un signe de ma part. La mitrailleuse vient en dernière. Sur notre gauche, il y a la cabane que j'avais touchée hier. « Peut-être qu'elle est occupée pendant la nuit? » Je ne puis risquer un adversaire au flanc, pour mon entreprise. « Sous-officier, et vous les deux, avancez au bord de la lisière. Voyez si la cabane est occupée d'ennemis! » Les nerfs tendus, j'observe les trois. « Inoccupée! La route est libre! »

Voici l'ennemi!

Avec précaution, nous pénétrons dans la forêt. Peu à peu, il commence à faire jour. « Il y avait à l'instant une lumière sur notre droite » me chuchote quelqu'un. Je regarde dans la direction indiquée: non, ce n'est qu'une étoile sur la clairière. Continuons. Bientôt, on distingue mieux les contours du hangar. C'est le moment d'agir. On dirait qu'il n'y a pas plus de postes qu'hier, constatation qui me ravit. Et là-dessus j'échafaude mon plan. Cependant que les hommes se retranchent derrière les arbres, je dis à mon compagnon: « Halm, prenez trois hommes et chargez-vous de la gauche, foncez sans hésiter sur le hangar. Moi, avec trois hommes et la mitrailleuse, je ferai le tour de la droite et je les attaquerai par derrière, compris? » Déjà, le sergent-major Halm donne des ordres en conséquence. Je l'imite, m'adressant à mes trois hommes: « Nous ferons un détour vers la droite, qu'on évite le moindre bruit, et surtout gare aux branches sèches! » Nous avançons sur la droite, prudemment, faisons un demi-cercle autour du hangar, et c'est alors que nous découvrons brusquement un poste français là-bas, derrière l'obstacle des barbelés. Automatiquement, nous nous aplatissons. A 30 mètres de distance, à notre gauche, on entend un « pst » sonore. Tiens, l'adversaire a flairé quelque chose. Tout aussitôt un sifflement, je n'ai jamais entendu ce bruit étrange, mais, d'instinct, je sais que c'est une grenade française. A ma satisfaction, je vois qu'elle retombe plus loin, juste à l'intérieur de l'obstacle; elle éclate avec un fracas énorme; une autre encore, puis une troisième. J'ai l'impression qu'on les jette à tout hasard. Du côté nord, j'entends quelques coups de fusils, cela doit être Halm et ses hommes.

Je suis couché à 10 mètres environ de l'obstacle, et me dis qu'à cet endroit le bois est très touffu; voilà qu'un éclair part d'une meurtrière, juste en face. Trois ou quatre coups de mitrailleuse qui résonnent. Très visibles, les

projectiles à trace lumineuse tombent devant moi, à une distance de 4 à 5 mètres. C'est le premier feu de mitrailleuse de notre vie, que nous recevons là. Nous nous accrochons au sol limoneux. Encore cinq minutes sans bouger, puis nous rampons en avant. Le poste, à l'intérieur, n'a pas l'air d'aimer ce procédé. Il se retire au fond de la cabane. Il y a bien vingt minutes que je me suis séparé de Halm. Sait-il seulement où je me trouve? Je déduis des coups de fusils et des détonations de grenades que Halm doit être arrivé au côté nord. « Mitrailleuse, feu! » ai-je dit à demi-voix au tireur, couché un peu en arrière de moi-même. Et instantanément, les projectiles à trace lumineuse s'enfoncent dans la cabane. Maintenant, Halm connaît ma position. Je me trouve pour le moment juste en face de la porte, à une distance d'environ 40 mètres, et suis séparé de la cabane par des barbelés d'une épaisseur de 8 à 10 mètres. Déjà, je les ai atteints. Rien ne bouge. J'appelle un des hommes, et à nous deux, nous nous attaquons à l'obstacle. La mitrailleuse pose sa bouche menaçante tout droit sur l'entrée, prête à ouvrir le feu, à la moindre alerte. Longue-ment, j'observe le terrain arrière. Les Français, n'ont-ils donc pas entendu le bruit du combat? Personne qui secoure les camarades en péril? Bon, tant mieux. Essuyer le feu, sur les flancs ou dans le dos, n'aurait rien de trop réjouissant. « Gare à ce qui se passe derrière vous », ai-je crié au tireur, installé à sa mitrailleuse, puis je dirige mon regard vers l'avant.

„Venez ici! . . .“

Le bois, ici, est très clairsemé, le sol couvert de boue, et nous sommes trempés depuis un bon moment. Bien que l'obstacle ait une certaine largeur, les barbelés sont tout détendus, et nous devons les soulever pour passer dessous, ou les écraser sur le sol même pour sauter par-dessus. Naturellement, ceci implique que nous nous redressions, et que, le cas échéant, nous nous aidions mutuellement à nous dégager des barbelés. Ce fut l'affaire d'un instant. La cabane était à 15 mètres de distance. Elle n'avait pas l'air bien stable. Les deux de la mitrailleuse arrivent. « Préparez-vous! » m'écrié-je.

« Feu! » Nous nous levons, nous lançons les grenades sur le toit plat, après quoi nous nous recouchons par terre. Deux secondes plus tard, une détonation formidable. Les grenades ont éclaté presque en même temps. Déjà, de l'autre côté, d'autres grenades se font entendre. « Très bien, tout va pour le mieux, c'est Halm! » « Encore une salve! » dis-je à mes hommes. Cette fois, nous ne sommes même plus couchés, mais à genoux dans la boue. Cette salve, elle aussi, produit les meilleurs résultats, et la cabane semble osciller, on entend des cris de l'intérieur, nos coups ont porté juste et cela se voit! Les décharges crépitent toujours, la hutte est atteinte à chaque salve. L'intérieur n'est pas davantage épargné depuis que le toit présente un trou béant. Et alors — vous pensez si nous retenons notre respiration — voici que la porte s'ouvre, nous autres on attend, prêts à tirer — ce n'est plus la peine: ceux d'en face en ont assez; le premier, leur chef apparaît, chancelant, ensanglanté, les autres suivent, les bras en l'air. Notre satisfaction est inexprimable. « Venez ici », leur dis-je en français. Mais, qu'est-ce qui se passe? Les deux derniers s'échappent, sautent dans un fossé et, ouvrant leurs mains où elles se dissimulaient, lancent deux grenades, en plein sur le groupe Halm. Quatre coups de revolver, et ces téméraires paient la chose de leur vie. Quant aux autres, ils se conforment docilement à mes ordres. Je me dépêche de sortir du bois, non sans emporter une mitrailleuse légère, un fusil, des munitions. Les prisonniers ont été désarmés; ils tremblent encore sous le coup du choc subi, quelques-uns sont blessés, le chef surtout. Ils nous disent encore que sous les ruines de la cabane il y a trois morts. Je ne puis m'accorder le temps d'y aller voir, car il ne s'agirait de se laisser surprendre au dernier moment et en plein bois. Nous allongeons, et nous couvrons bientôt les 150 mètres qui nous séparent de la lisière; je ferme la troupe, portant moi-même la mitrailleuse, et prêt aïrsi à braver toute surprise par derrière. Mais il ne se passe rien. Pas davantage en descendant doucement — plus doucement que je ne le désirerais, mais il le faut à cause des blessés — le versant libre, qui mène au village. Le lieutenant Braun nous y attend déjà, et nous regagnons le poste de commandement. Nous n'avons subi aucune perte.



Précautionneusement, nous avançons vers la droite. « Préparez-vous à lancer! » ai-je crié à mes hommes. « Feu! »



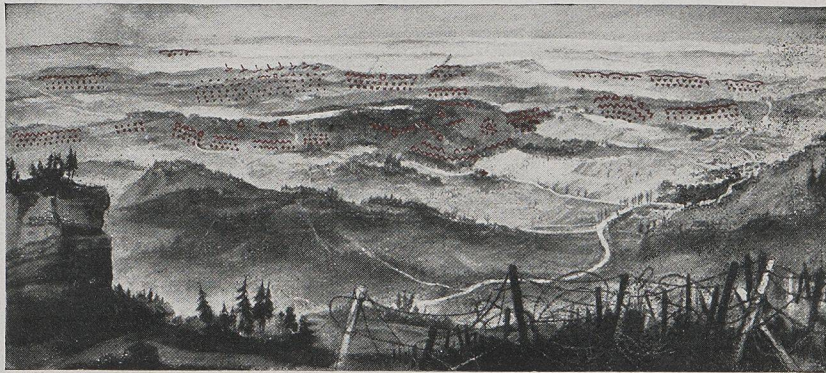
Mais, qu'est-ce qui se passe? Les deux derniers s'échappent, sautent dans un fossé et, de toutes leurs forces, lancent deux grenades, en plein sur le détachement de Halm

Voici les faits d'expérience qui se dégagent de l'entreprise Kulhanek ainsi que de cent autres pareilles: dans le no man's land, le fantassin allemand s'est montré jusqu'ici supérieur à son adversaire. Les éclaireurs français n'ont que bien rarement réussi à franchir nos barbelés extérieurs; tandis que les éclaireurs allemands arrivent presque journellement à forcer tous les barrages français et à s'enfoncer profondément dans la ligne Maginot. Aujourd'hui, et pour autant qu'elles sont accessibles aux reconnaissances, les positions ennemies qui s'étendent sur les 250 kilomètres du front ouest, — le commandement allemand y lit comme à livre ouvert. — La grande tâche des sections de reconnaissance et de choc est surtout d'ordre tactique: il s'agit d'abord pour elles, en capturant des prisonniers ennemis, d'obtenir le plus de renseignements sur les unités du secteur d'en face; de telles déclarations permettent souvent des conclusions

de la plus haute valeur. Vient ensuite la reconnaissance des positions ennemies et de leur importance, afin de se rendre compte des chances qu'a l'adversaire d'attaquer ou de se défendre. Résoudre ces tâches, c'est en même temps faciliter ses propres attaques ou la défense contre un assaut de l'adversaire. En réalité, une action d'éclaireurs ou de troupes de choc, et pourvu qu'elle soit pleinement réussie, déborde parfois le cadre tactique, purement local; on peut

alors atteindre des résultats qui influent décisivement sur la stratégie, et par conséquent sur la conduite d'opérations toujours plus importantes, sinon sur la guerre tout entière.

Au lieu de points d'interrogation... le relevé des positions de l'ennemi, jusqu'à une profondeur avancée de son territoire





Printemps 1940:

*Sur la terrasse de la célèbre
« Schneegrube » à Innsbruck au
Tyrol.*

Printemps

SOUS LA NEIGE

Pendant les premiers mois de guerre, les montagnes allemandes étaient désertes et abandonnées. Mais quand, vers la Noël, les permissions ont recommencé, les amis du sport blanc sont retournés dans leur région préférée; des soldats du front, des combattants de Pologne, des marins même viennent passer leur permission sur ces cimes et ces pentes, couvertes de neige. Les hôtels, les chalets sont combles, le soin de chacun est entre bonnes mains. Il n'y a que le choix du menu qui soit moindre, mais en revanche il y a de la neige à volonté sur les pentes et qui permet des descentes vertigineuses, il y a des journées de printemps ensoleillées et l'on peut se faire bronzer le teint... et puis, de belles femmes qui invitent au flirt.

La guerre

Considérations militaires et politiques par le Colonel * * *

Préparatifs à une longue guerre

On se plaît souvent à comparer la guerre actuelle à la Grande Guerre d'il y a un quart de siècle. Et en effet, au commencement, les deux guerres paraissaient se ressembler beaucoup. Une fois de plus, le Reich allemand avait deux fronts à défendre, contre la Pologne et contre la France, une fois de plus, le blocus des côtes allemandes, une fois de plus une forte pression sur les pays neutres qui commercent avec l'Allemagne.

Mais la différence principale réside dans le fait qu'au début de la Grande Guerre, tout le monde comptait sur une guerre de très courte durée, qui exclût pour le blocus le temps de devenir une arme décisive. Encore sous le coup de la dernière guerre et de sa durée interminable, tout le monde prévoyant un recommencement des choses, s'est préparé avec soin à une guerre fort longue.

Un homme raisonnable ne répète guère une faute déjà commise, et un État encore bien moins. Chat échaudé craint l'eau chaude. La Grande Guerre achevée, le Reich allemand n'était plus à même de nourrir sa population par des moyens propres. Il ne pouvait plus guère se lancer dans une guerre de durée et qui impliquât le blocus du pays.

La paix de Versailles a laissé une Allemagne affaiblie, et non pas seulement au point de vue militaire. Cette paix isolait l'Allemagne, tant politiquement qu'économiquement, au sud comme à l'est. Les États créés sous le protectorat de la France et de l'Angleterre formaient une sorte de couche isolante, du haut de la Mer Baltique jusqu'à la frontière suisse. L'Autriche d'après-guerre devait séparer l'Allemagne de l'Italie, la Pologne et la Lithuanie, la séparer de la Russie, et la Tchécoslovaquie lui barrer la route vers les pays du Danube et les Balkans.

La brèche dans l'encerclement

Clemenceau a dit une fois que, nonobstant la victoire, l'Allemagne avait toujours 20 millions d'hommes de trop aux yeux de la politique française. Or, dans l'Autriche d'après-guerre, en Pologne et en Tchécoslovaquie le diktat de Versailles avait laissé 13 millions d'Allemands sans le droit de disposition d'eux-mêmes. Adolf Hitler a vu dans ces populations les avant-postes de l'est et au sud-est qui devaient ouvrir la brèche décisive; l'Allemagne s'était acquise une frontière commune avec l'Italie et la Russie, l'encerclement était brisé.

Tant que la politique allemande n'avait pas réussi à prendre suffisamment pied en Europe centrale pour assurer l'autarchie du Reich en matière de vivres, la thèse fondamentale de la stratégie proclamait la nécessité de déjouer un blocus terrestre de l'Allemagne. On en trouva les moyens dans une politique d'amitié avec l'Italie et la Russie pour les questions qui intéressent l'Europe centrale. La stratégie allemande devait s'opposer à un recommencement du passé: le pays vaincu par le «Général-la-Faim».

L'issue de la Grande Guerre dépassa les espoirs des grandes puissances. Non seulement elle abaissa l'Allemagne et fit de la Mitteleuropa une vaste colonie à la dévotion

de l'Occident, mais elle eut également raison de l'allié russe, déchiré par la révolution; tant et si bien que l'autre allié, l'Italie, se trouva seul aux pourparlers de paix, face aux exigences de l'Angleterre et de la France. Résultat: la France fut promue, en 1920, administrateur de l'Europe et l'Angleterre directeur de l'univers. Trois grandes puissances se virent éliminées du terrain politique: l'Allemagne, l'Italie et la Russie.

Le Travail part en guerre contre l'Argent

Mais ce diktat franco-britannique renfermait le bacille de sa propre décomposition: les pays spoliés préparaient déjà leur revanche. Or, c'est à leurs énormes capitaux que les plutocraties occidentales devaient leur supériorité sur l'Allemagne, l'Italie et la Russie, et un réarmement hors ligne de l'Angleterre sur mer et de la France sur terre. Pour faire tête à la politique spoliatrice de l'Occident, les trois puissances sacrifiées devaient se procurer des moyens de défense au moins égaux, et comme l'argent faisait défaut, on recourut à un nouveau levier et qui favorisait les plus larges couches de la population: le travail. Au bout de la voie choisie il y avait la restauration des forces nationales, mais cette voie elle-même était celle de la révolution sociale: il s'agissait de déloger le capital étranger tant de la politique intérieure que de l'extérieure, et de subordonner complètement son propre capital aux besoins de la communauté nationale.

Et l'on assista à une répétition de l'histoire: l'affranchissement de la classe paysanne après les guerres antinapoléoniennes, eut pour pendant l'effort qui consistait à protéger les travailleurs contre l'arbitraire de l'employeur et ses méthodes d'exploitation. Avant leur grande révolution sociale, les ouvriers italiens, russes et allemands ne pouvaient compter sur personne. Aujourd'hui, derrière eux il y a l'État et le mouvement politique qui le dirige.

La stratégie allemande trouva un allié dans l'homme de peu en proie à la misère. Et les malentendus qui surgirent après la guerre entre l'Allemagne, l'Italie et la Russie, n'empêchèrent pas ces trois pays, que les autres avaient grugés, de se retrouver unis dans la lutte émancipatrice contre l'ennemi commun, l'Occident franco-britannique.

Les opérations avant la collision

Les problèmes qui avaient occupé les théoriciens en stratégie de l'Allemagne d'après-guerre, ce fut Adolf Hitler qui les résolut en quelques traits larges et puissants: politique admirable qui valut à l'État allemand une force économique et morale insurpassées. Sa politique extérieure fut une surprise pour tout le monde: l'Allemagne sortait de son isolement à l'Est, l'amitié de l'Italie et de la Russie, et par là même l'accès aux régions agricoles dont dépend le ravitaillement du Reich en matières premières.

Adolf Hitler a fait l'union de tous les Allemands. Aux 20 millions d'êtres qui pesaient tellement à Clemenceau, il ajouta 20 autres millions d'Autrichiens, de Sudètes, d'Allemands du Protectorat, de Pologne et de Danzig, et de l'ancien Reich lui-même, où la population

n'avait cessé de s'accroître. En 1919, l'Allemagne avait 61 millions d'habitants; en 1939, elle en comptait 80 millions, le double de la population française.

En réunissant au Reich l'Autriche, les Sudètes, les pays de Bohême et ce qui fut la Pologne occidentale, Adolf Hitler délivrait en même temps la partie sud-est de l'Europe centrale (où l'Occident entendait maintenir sa suprématie) de toute attache avec un foyer menaçant d'engendrer une guerre anti-allemande. Depuis la Guerre mondiale, le capital occidental contrôlait les riches industries d'Autriche, de Bohême et de Pologne. La Hongrie, la Roumanie, la Yougoslavie, la Bulgarie et la Grèce sont des pays agricoles sans industrie qui convint à une guerre de longue durée.

Adolf Hitler ne se contenta pas de faire l'union des Allemands de l'Europe centrale: de l'industrie lourde centre-européenne il fit un tout compact, un espace économique cohérent.

Si l'on exprimait la force de l'industrie lourde en chiffres correspondants, on obtiendrait le tableau suivant pour l'année 1937:

Allemagne	350 unités
Autriche	10 „
Tchécoslovaquie	40 „
Pologne	25 „
Hongrie	10 „
Roumanie	5 „
Yougoslavie	
Grèce et Bulgarie	

Avant l'Anschluss de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et de l'ouest de la Pologne, l'industrie de l'Europe centrale (contrôlée par l'Occident) représentait 90 unités contre 350 au Reich. Fin 1939, l'industrie totale de l'Europe centrale (Allemagne et Italie non comprises), représentait 15 unités contre 425 au Reich agrandi.

La guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens

L'abolissement du diktat de Versailles, la restauration d'une Allemagne puissante en Europe centrale, et celle de son économie mondiale, devaient finalement provoquer une nouvelle collision avec la France, avec l'Angleterre aussi, à cause des colonies et du marché mondial.

Pour pouvoir engager la lutte contre l'Occident franco-britannique, il fallait toute une série d'opérations politiques et stratégiques, afin d'épargner à l'Allemagne une guerre sur deux fronts, d'écarter le péril d'un blocus terrestre, et d'assurer à l'Allemagne la prépondérance vis-à-vis l'Occident.

Il s'agissait de réaliser ce projet avec précaution, sinon la guerre contre l'Occident eût éclaté trop tôt et dans des conditions défavorables. A l'accord avec l'Italie succédait l'Anschluss de l'Autriche et l'établissement d'une frontière commune entre l'Italie et l'Allemagne. L'Anschluss de la Bohême-Moravie et la garantie assurée envers la Slovaquie réussirent envers et contre la politique franco-britannique.

suite p. 42



Franco regarde les plus beaux tableaux du monde
Le généralissime Franco a visité, en compagnie de son épouse, le Musée du Prado qui vient de rouvrir, et où les toiles célèbres de Murillo, Goya, Velazquez et du Greco ont trouvé de nouvelles places



L'abri (contre avions) du Pape
a été ménagé dans l'une des anciennes tours du Vatican. Cette pièce, à la fenêtre étroite, a fait l'objet du choix de la Commission de DCA du Vatican, à la recherche d'un abri pour le Pape



Groupe de sang sur la plaque d'identité
En cas d'urgence, l'armée suisse ne recourt plus à une analyse du sang préalable à la transfusion. Le soldat gravement blessé est muni d'une plaque d'identité où figure également son groupe de sang



M. Mussolini inaugure la « Rue du 23 mars »
A l'occasion du 21^{ème} anniversaire de la création des milices fascistes, M. Mussolini, accompagné du ministre Muti, secrétaire général du Parti, se rend à la nouvelle « Rue du 23 mars », qui doit son nom au jour de fondation des milices fascistes



L'héritier au trône à la cour de cassation de Bucarest
Le Prince héritier Michel s'y présente en auditeur attentif, qui veut connaître les institutions judiciaires de sa patrie

Il y a coordination... et coordination

Quelques vérités économiques

Coordination, coordination! Depuis la guerre, ce n'est plus qu'un cri à travers l'opinion publique anglaise. Et dans ce cri, il y a de l'envie et du respect pour l'incroyable avance des Allemands en matière d'économie de guerre. L'avait-on assez plainte, méprisée, haïe, à cause de cette avance même et voici qu'à présent on tremble et l'on fait tous ses efforts pour la rattraper.

En Allemagne, tout le système économique est unifié, et repose sur une organisation complète de toute la vie économique. Pour en faire autant, l'Angleterre devrait suivre l'exemple allemand jusque dans ses dernières conséquences, et viser à l'État autoritaire.

L'Angleterre ne possède pas cette forme de gouvernement. C'est pourquoi les fortes individualités n'ont aucune certitude de percer, plutôt que le tas de pistonnés et d'inféodés aux puissances de l'industrie. Sans doute a-t-elle précisément besoin de ces fortes individualités, mais il lui faut encore bien plus une personnalité qui domine, qui assume les responsabilités, qui représente. Et cet homme-là, lui aussi, manque aux Anglais.

Bien que le Premier anglais soit opposé à l'unification du système économique, on vient de créer un « Comité pour la coordination économique ». C'est le chancelier de l'Échiquier, Sir John Simon qui en assume la présidence; or, lui non plus, et pour des raisons faciles à deviner, n'est pas partisan d'un organisme. Les fonctions de conseiller pour la coordination économique sont dévolues à Lord Stamp, dont on sait qu'il est codirecteur de la Banque d'Angleterre et l'une des personnalités les plus marquantes de la société des Chemins de fer anglais. On y voit encore Sir Frederik Leith-Ross, autre conseiller économique d'importance, et dont le champ d'action s'est élargi en rapport avec son expérience antérieure de la guerre économique.

Mais il y avait déjà le ministère du Blocus, avec Sir Ronald Cross à la tête. A ses côtés opèrent le ministre du Commerce, Sir Andrew Duncan, et

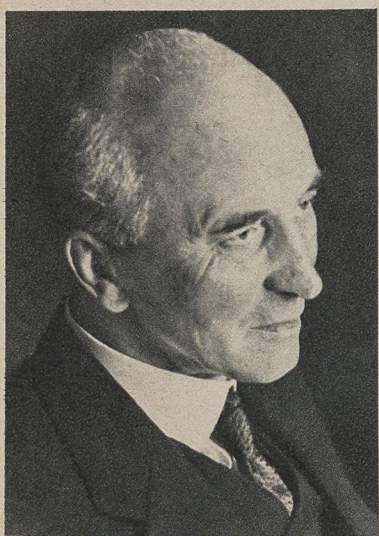


ALLEMAGNE

Hermann Göring

le ministre du Commerce Extérieur, M. Robert Hudson, dont les départements ont besoin de « coordination ». Aidé d'un conseil pour l'approvisionnement et de comités de guerre pour les différentes branches de l'industrie, M. Leslie Burgin essaie d'en sortir au ministère du Ravitaillement. C'était donc Burgin qui a joué le premier rôle dans les débats sur la coordination de l'économie. Qu'on ajoute le ministère de l'Agriculture, le ministère du Ravitaillement, le ministère du Travail, celui de la Navigation, celui des Mines, et l'on voit sans peine qu'une telle coordination est chose impossible sans un commandement unique. Les « personnalités influentes » n'y changeront rien, même pas un homme tel que Lord Hankey, qui joue cependant un rôle d'importance dans la coulisse et qui siège à la Compagnie du Canal de Suez, position-clef de l'Empire. En Angleterre, une multitude de têtes et d'opinions, en Allemagne un seul homme, le maréchal Goering: celui-ci dirige toute l'économie de guerre sous sa propre responsabilité, son pouvoir est illimité, il n'a besoin des conseils de personne, il ne doit de comptes qu'au Führer du Reich, et ses collaborateurs ont fait leurs preuves depuis de longues années d'apprentissage, en mettant au point le plan quadriennal. Au conseil général économique de M. Goering on discute aussi, cela ne fait pas de doute, mais on sait décider; et ces décisions valent pour toutes les branches de l'économie. C'est là tout le secret des « miracles de l'économie allemande ».

Les puissances occidentales le savent, et elles ont compris que jamais une « coordination » ne vaudrait un pareil système. Elles comptent, il est vrai, sur l'efficacité du blocus, moyen qui a réussi une fois, mais



Sir John Simon



M. Ronald H. Cross



M. Eduard Leslie Burgin



Lord Hankey

ANGLETERRE

depuis...

... les temps ont changé:

la moitié du monde reste ouverte à l'Allemagne

Du Cap Nord à la Libye du sud et jusqu'en Extrême-Orient, au Japon, s'étend, à l'abri du blocus, l'immense domaine des rapports économiques de l'Allemagne avec le monde. Libres de tout contrôle extérieur, ces régions abondent en matières premières et en greniers à blé parmi les plus riches qui soient au monde. C'est ainsi que l'Allemagne poursuit ses transactions commerciales avec une vingtaine de pays au moins. Or, les derniers mois ont clairement montré jusqu'à quel point l'Allemagne se ressent d'une « guerre économique », telle que Londres l'a conçue. Les puissances occidentales ont eu beau accaparer les marchés balkaniques et provoquer

d'Extrême-Orient, prouvent que l'Allemagne achète du fin fond de la Mer Baltique jusqu'à l'Océan Pacifique et au Proche-Orient, parce que de la Baltique au Pacifique on fait usage de produits allemands les plus divers et connus pour leur qualité exceptionnelle. Minerais de Suède et de la Russie, bauxite, cuivre, antimoine, chrome affluent des Balkans sans difficulté. Ces fournitures, et celles des bois du Nord, on les paye en charbon allemand. Depuis la guerre, la houille est devenue un instrument décisif de la guerre économique. A cet égard aussi, l'Allemagne l'emporte sur les Anglais, comme le prouve le conflit anglo-italien, soulevé



Des matières premières roulent jour et nuit vers l'Allemagne

Sur le pont de Przemyśl-Russie, des files interminables de trains, venues de l'Est immense et chargés de matières premières à destination de l'Allemagne — de quoi anéantir tous les espoirs du blocus ennemi

une hausse artificielle, elles n'ont pu obtenir de succès durables, ni empêcher ces pays de continuer leurs livraisons à l'Allemagne. Car celle-ci de son côté, reste le fournisseur idéal de toujours, celui qui, depuis des années, a intensifié méthodiquement ses transactions commerciales avec les pays en question. Les puissances occidentales, au contraire, ont appliqué des méthodes coloniales qui, par des participations de capitaux, asservissent financièrement ces pays. C'est ainsi qu'elles ont jeté leur dévolu sur des gisements miniers, dont elles tirent seules profit, au grand détriment des pays exploités. Le fait que l'Allemagne est constamment en mesure de jeter le poids de son économie dans la balance, lui permet en réalité d'exploiter décisivement son avantage: la moitié du monde restée ouverte. L'Allemagne reçoit de Russie et de Roumanie le pétrole qui lui manque, parce qu'elle est à même de livrer à ces pays les machines et le matériel d'investissement dont ceux-ci ont besoin. Pour les mêmes raisons, l'Allemagne reçoit du blé et d'autres produits agricoles de Russie et de tous les pays balkaniques. Et loin de se limiter à l'achat et à la réception de ces produits, elle travaille efficacement, et en collaboration avec les différents pays cités, à l'adaptation de leur production agricole aux besoins grandissants de l'Allemagne. C'est là une œuvre économique durable et contre laquelle les puissances occidentales s'exercent en vain. Le lin, le chanvre, le coton de Russie et des pays baltiques, des produits importants

à propos du charbon, et l'exportation accrue de charbon allemand dans les pays voisins et neutres. Ainsi, depuis la guerre, se resserre de plus en plus le réseau des rapports économiques, intercontinentaux, lesquels vont en se multipliant. Et dans ces rapports, l'Allemagne est à la fois preneur et vendeur. Le transit à destination et en provenance de l'Allemagne prend des proportions grandissantes, échanges féconds tant pour les pays qui y participent, de l'Extrême-Orient à la région du Danube et aux pays baltiques, que pour les autres. Depuis qu'à leur client et fournisseur principal, l'Allemagne, on a coupé les voies maritimes, il a fallu résoudre les problèmes quasi-insolubles que posait l'immensité de ces régions. Au rail donc de montrer que, dans cette guerre, il ne cédera en rien à la navigation.

Du moment que les puissances occidentales n'ont rien à opposer à l'économie de guerre allemande, ni au plan quadriennal, ni à la bataille pour le rendement agricole, leur guerre économique pas plus que leur blocus ne peuvent rien contre l'Allemagne, et celle-ci conserve une porte ouverte sur le monde. Manifeste est la supériorité d'une économie autoritaire sur une coordination purement formelle et des intérêts qui en divergent: l'Eurasie et son nœud de voies ferrées soutiendront le combat contre le souverain des mers. La force de l'Allemagne s'appuie, en cette guerre, sur des bases sûres et à toute épreuve.



L'espace de l'approvisionnement allemand : de la ligne Siegfried à l'Extrême-Orient

ENTRE ^{les} FRONTS

CHOSSES VUES ET ENTENDUES EN PAYS NEUTRE PAR ALFRED GERICK

HOLLANDE, AOÛT 1939:

Un mercanti d'Amsterdam

20, Hobbemastraat, trois automobiles sont arrêtées devant une villa. Avec ses ferrures dorées, aux portières et aux fenêtres, la Rolls Royce domine de toute sa grandeur la Renault et la Chrysler, rangées auprès, tout comme son propriétaire domine les gens qui dépendent de lui. Pas la moindre enseigne; on se contente d'admirer les grilles de fer forgé et le balcon légèrement arrondi.

C'est que le docteur Fritz Mannheimer ne tient pas à ce que son nom coure les rues d'Amsterdam — « du sérieux et de la simplicité à l'extérieur », telle est la devise dont s'est inspirée jusque dans les moindres détails la maison de banque de la Heerengracht, telle est la devise de la villa qui fait face au Musée National avec ses créneaux et ses tourelles style 1900.

« Le vieux n'en a plus pour longtemps », dit le chauffeur de la Rolls Royce à ses collègues respectifs de la Chrysler et de la Renault. Et, consultant sa montre, il ajoute: « Plus souvent qu'il manque le train de Paris! »

Fritz Mannheimer est couché: que de fois, les derniers temps, ses collaborateurs l'ont trouvé dans cette position, laquelle ne l'empêchait nullement de s'entretenir d'affaires avec eux. De ce lit sortait une voix lasse, des ordres de bourse se multipliaient — et à l'origine de tout cela un cœur atteint. Un malade, pris de syncopes au beau milieu de son travail, n'a-t-il pas droit à des égards? Oui mais voilà, MM. van Aalst, Stach et Schirmer, ses associés d'il n'y a pas bien longtemps à la Banque Mendelssohn d'Amsterdam, ces messieurs n'ont cure aujourd'hui. Involontairement, ils raisonnent ainsi: un peu moins de femmes, moins de cigarettes, moins d'alcool — et l'on se passerait bien d'égards.

Salomon Wolff, l'éminence grise du chef, prend note, comme toujours, des questions et des réflexions que les associés de Mannheimer lui soumettent, de temps à autre, par le truchement des employés de la maison. Salomon Wolff sait fort bien qu'aussitôt la délibération achevée, ces notes prendront le chemin de la corbeille, pour la bonne raison que le chef n'en fait qu'à sa tête.

« Le 7 août 1939 », lit-on sur le feuillet où il vient de résumer les plaintes du jour: « Neederlandsche Handel-Maatschappij demande couverture crédits d'ici le 15 » — « Crédit Londres atteint 4 millions Livres Sterling » — « De tous côtés on exige d'urgence limitation crédits » — « Dépôts argent en banque en recul accentué » — « Associés exigent comptes sur emprunts français ».

« Plus qu'une demi-heure, et l'on s'embarque pour Paris, dit Mannheimer en se redressant sur sa couche. Ces messieurs voudront bien comprendre qu'on n'a plus le temps de répondre à toutes leurs questions, mais dites-leur toujours ceci de ma part: il me suffira de quelques jours pour rapporter de Paris des arrangements tels que les plaintes se tairont comme par enchantement. »

L'homme de la Renault et l'homme de la Chrysler sortent mécontents de la maison sise 20, Hobbemastraat.

« Des arrangements avec Paris? » s'exclame l'un. S'agirait-il par hasard de sa banque particulière où il entasse tous ses gains?

— Ne vous en faites pas, Mannheimer sait ce qu'il fait, répond l'autre. Pourquoi nous aurait-il fabriqué un statut de la banque qui dispense les conseils d'administration de toute ingérence dans ses affaires? »

Il ne se passe pas dix minutes que la Rolls Royce aux ferrures dorées vrombit en direction de la gare principale d'Amsterdam. Le docteur Fritz Mannheimer jette un regard piteux sur les vitrines d'antiquaire qui bordent, à droite et à gauche, l'étroite Spiegelstraat — que d'occasions il y a dénichées... tous les gens du quartier

connaissent la voiture du financier, « celui qui a fait d'Amsterdam un marché monétaire international ». Il revoit en esprit la Seconde Chambre Néerlandaise, il l'entend toujours, cette furieuse joute oratoire d'il y a trois ans, à propos d'une loi qui devait lui conférer la nationalité hollandaise. Le gouvernement l'appuyait de toutes ses forces: « Le docteur Mannheimer n'a pas peu contribué, disait la déclaration, à élever Amsterdam au rang d'un centre financier international. Quelle meilleure preuve de son esprit de communauté, et quels services insignes n'a-t-il pas, en des temps troublés, rendus à notre pays! »

Dans le wagon-lit qui l'emmène vers Paris, Mannheimer consulte longuement ses notes: les emprunts français de réarmement... dangereux, songe-t-il à l'examen des chiffres. Trois emprunts français en 7 mois de temps, c'est un peu beaucoup: 100 millions de florins en janvier, 25 millions de florins en juin, 6 millions de florins en juillet — et pour ce qui est de déboursier un sou en faveur de ces emprunts, les Hollandais ne veulent rien savoir, si bien que la banque reste en carafe, elle et ses parts. Encore un coup d'œil sur ses notes, et il fait la somme des fonds qu'il a retirés pour son propre usage de la banque Mendelssohn. Il n'y a pas d'erreur, c'est 13 millions de florins qu'il doit à la banque.

Mannheimer en a vu d'autres. A 27 ans, au beau milieu de l'orage qui secouait la Grande Guerre vers sa fin, il est tour à tour bombardé directeur de l'établissement métallurgique de guerre allemand, représentant sur la place d'Amsterdam (l'une des plus importantes

d'Europe) pour les fournitures en métaux, destinées à l'Empire allemand, représentant de la Reichsbank à l'époque où le mark s'effondre, et finalement — à 49 ans — le voici à la tête de la banque Mendelssohn & Cie — oui, oui... la Compagnie... Il s'agissait de trouver des associés de bonnes et authentiques familles hollandaises, et on mit la main dessus. Le bilan d'avril 1938 se présentait assez bien pour les décider à s'associer, il y a 6 mois environ.

Que s'est-il passé dans l'intervalle? Leurs plaintes ne cessent plus. Mannheimer sourit: ils en savent si peu quant à sa comptabilité personnelle!

Mais dans le sombre compartiment, les pensées n'obéissent guère à la volonté; elles sont toutes au succès d'une existence qui n'a été qu'une longue réussite en affaires. Treize millions de florins en compte découvert, endetté à sa propre banque... l'emprunt espagnol (rouge) tombé à plat... les Hollandais qui ne veulent pas acheter de crédits français — au secours, Paris — sur cette pensée Fritz Mannheimer s'endort.

Le monde est dans l'angoisse: vont-ils déclencher la guerre, les Anglais? Le monde tend l'oreille: brutalités sans trêve à l'égard des Allemands tant de Danzig que de Haute-Silésie, de Lodz, de Cracovie.

7 août 1939 — le petit carnet du directeur Mannheimer est tout couvert de son écriture fine, il est question de spéculations sur les blés à courte échéance, de spéculations sur les changes, sur des achats de volumineuses liasses d'actions émises par des usines d'armement tant françaises qu'anglaises.

A quand la guerre, selon vous?

« Comment va Madame? »

Un sourire aimable aux lèvres, le ministre des Finances, M. Paul Reynaud, reçoit son ami Mannheimer, au seuil même de son cabinet. M. Reynaud se souvient sans déplaisir de Jane Mannheimer, née Reiss: il y a huit semaines de cela, dans la banlieue, exactement à Vaucresson, se célébrait un mariage qui réunissait outre lui-même, le ministre des Finances de la République Française et témoin à ce mariage, un maire campagnard qui se confondait en amabilités un peu gauches, le « jeune » marié, au visage pâle, usé par l'insomnie et d'incessantes cures d'amaigrissement, et à ses côtés une Juive brésilienne de 26 ans, belle comme le jour, enfin le spécialiste du cœur qui, à l'aide de quelques piqûres, avait sorti le Dr Mannheimer d'une crise redoutable — un étrange mariage en vérité, et tout un événement pour le petit nid qu'est Vaucresson, un mariage comme on n'en voit pas deux en un demi-siècle.

Mannheimer a un geste rapide.

« Mon cher Reynaud, je n'irai pas par quatre chemins: des affaires m'ont appelé ici. »

M. Reynaud considère celui qui est son collaborateur depuis des années et des années. Fritz Mannheimer a bien mauvaise mine: paupières qui retombent sur des yeux tirés, joues émaillées de taches rougeâtres, et un port qui n'a plus l'assurance de naguère, tel qu'il convenait au financier marchant de succès en succès et qui décide du financement des armements français.

« Vous voulez dire le grand emprunt imminent? Tout est prêt. Conversion de tous les emprunts intérieurs français émis ces cinq dernières années. Quant au cours de l'émission et au taux de l'intérêt, nous devons nous mettre d'accord. Le projet réalisé, ma position n'en sera que plus affermie. »

Mannheimer allume une cigarette. « Le projet ne sera pas réalisé, Reynaud. » Un silence, puis il reprend: « Je fais du sur place: impossible découler les bons français en Hollande. » Encore un silence.

« A quand la guerre, selon vous? »

M. Reynaud se refroidit à vue d'œil. Avant de répondre, il cligne nerveusement les yeux, — d'où le surnom que lui ont donné ses adversaires: le « rat clignotant ». « Hier, l'ambassadeur de Pologne et le chargé d'affaires britannique ont rendu visite au ministre des Affaires étrangères. De Berlin, avertissement de Coulondre: en aucun cas, nous n'encouragerons Varsovie à céder. Varsovie a toute notre approbation en faisant preuve de fermeté envers l'Allemagne. M. Chamberlain, lui aussi, confirmera ces jours-ci le traité d'alliance avec la Pologne. L'opinion a prévalu que ce serait une erreur de retarder encore la guerre inévitable. Mais à quand la guerre?... »

Il hausse les épaules: « Cela dépend également de la réponse que nous fera Berlin. »

— Mes opérations à terme expirent le 15 août. » Ce disant, Mannheimer regarde le ministre de toute l'intensité de ses yeux.

M. Paul Reynaud détient le portefeuille des finances depuis plus longtemps que n'y réussirent ses prédécesseurs. Son ambition, c'est de boucher les trous du budget de la France, trous qui n'avaient cessé de se multiplier d'année en année. Mais le fait que le programme d'armements exige des finances françaises un effort sans cesse grandissant, — ce fait-là ne facilite guère la tâche de notre ambitieux. Avec ses grands emprunts, il s'est adressé à l'épargnant français —, ô déception, l'épargnant français n'en a pas moins continué de préférer l'étranger.

Seulement, M. Paul Reynaud n'est pas de ces Français qui se cantonnent dans leur pays. Ses compatriotes ne lui



« Comment ceci a bien pu t' arriver, alors que tu avais observé une si stricte neutralité? . . . »

« Mais qu'est-ce que tu veux? Il a fait comme les Anglais, il s'est livré à une telle pression que j'ai dû finalement céder! »

ont pas ménagé les attaques, critiquant son cosmopolitisme, ses façons de demi-étranger et de globe-trotter. Ses sympathies pour l'Angleterre, ses relations à Londres, font toute la faiblesse de sa position en France et toute la force du financier en soi. M. Paul Reynaud a tenté de financer les armements français par la voie de l'étranger.

« Je ne vous ai jamais parlé de délai, dit-il, après une courte réflexion.

— Mais moi, j'ai dû chercher un délai. Des emprunts pour les armements français, et qui s'élèvent à 415 millions de florins en trois ans, ce n'est pas rien. Cent trente millions rien que depuis janvier, sans compter les crédits à court terme. Notre maison est hors d'état de fournir plus longtemps l'effort que vous lui demandez.

— Et votre idée qui arrange tout, Mannheimer, c'est que nos capitaux en fuite rejoignent vos emprunts, hein ? Il y a bon nombre d'années que les épargnants français font prendre à leur argent le chemin de l'étranger, et cela parce que la France ne leur paraît plus assez sûre. Mannheimer a voulu les capter au passage : des emprunts français sous forme de florins — voilà la vraie façon d'être bon patriote et d'y aller à coup sûr.

« Comment tenir le coup ! Déjà l'emprunt de janvier a connu l'insuccès. Et quant à l'emprunt de juin, il ne peut me servir qu'à garantir les crédits que nous consentent les banques. Des crédits jusqu'à la tête, Reynaud. Il me faut de l'argent, au plus vite ! »

Du doigt, il écrase sa cigarette sur le cendrier, puis il en allume nerveusement une autre. « En un mot comme en cent : la seule issue, c'est de spéculer sur la hausse du blé. Nous n'avons cessé de le dire : à la guerre succédera la hausse des vivres. »

De nouveau, il darde des yeux interrogateurs sur le visage de M. Reynaud. Mais l'accablement de celui-ci est visible.

« Il n'y a pas trois mois, cher ami, que vous m'avez demandé de relever encore votre crédit. On vous a fait commandeur de la Légion d'honneur. Je vous ai servi de témoin au mariage de Vaucresson. Le trésor français vous a consenti des crédits ouverts de près de huit millions de francs. Que vous faut-il encore ? »

Un lourd silence pèse entre les deux hommes qui se connaissent à fond et depuis si longtemps.

Hésitant, Mannheimer articule :

« Si la guerre arrive à temps, l'État français ne laissera pas tomber son banquier étranger. Vous-même, vous ne croyez pas que le crédit français le souffrirait un seul instant.

— Et la guerre éclatera, Mannheimer. Vous savez nos accords avec l'Angleterre, vous connaissez la détermination de Daladier. La guerre éclatera. »

Et M. Reynaud a un de ces mouvements convulsifs de la tête, bien connus au Parlement, et qui trahissent son agitation.

« Mais à quel moment ? C'est ce que je ne saurais dire.

— A votre idée, dans quelle mesure croyez-vous que le Trésor m'accorderait encore des crédits à court terme ?

— Pourquoi, Mannheimer, n'essayeriez-vous pas de mobiliser des capitaux chez Neufize ?

— Vous savez parfaitement que Neufize & Cie m'appartient. Si je n'ai pas d'argent liquide, d'où prenez-vous que ma banque de Paris en possède ? »

Le ministre des Finances sait à quoi s'en tenir sur ce sujet, et s'il pose la question, c'est qu'une arrière pensée le travaille : Neufize & Cie, c'est la banque parisienne qui crédite Mannheimer des gains soustraits à la banque d'Amsterdam.

La sonnerie du téléphone retentit. Le ministre décroche ; il répond avec précipitation, il se lève. « Veuillez m'excuser, cher ami. Le président du conseil m'appelle. A demain, si cela vous va. »

La rue de Rivoli, avec ses arcades aux rez-de-chaussée de toutes les maisons, — des palais plutôt, tous identiques d'apparence, — la rue de Rivoli, telle qu'elle se présente à Fritz Mannheimer le 8 août 1939, ne resplendit plus à ses yeux comme à l'époque où il la descendait après la réussite d'une nouvelle affaire.

« A Vaucresson, » dit-il à son chauffeur, et il allume la trentième cigarette de la journée.

Paris a de la douceur sous le soleil de l'été mourant, et presque rien, dans les rues, n'indique l'approche de la guerre. On suit les quais, on sort de la ville, on s'engage sur la route de St Germain.

Le maire de Vaucresson reconnaît la voiture de Mannheimer, il se range, se découvre :

« Comment va Madame ? Mes hommages à Madame ! »

Mais Fritz Mannheimer goûte peu, aujourd'hui, la conversation sur la grand'route. Plutôt excédé, il se dérobe d'un signe, et son auto pénètre bientôt dans le grand parc de sa folie de Monte-Cristo.

Quelques heures plus tard, on appelle le médecin à son chevet.

La mort étrange de Mannheimer

La maison grise de la Heerengracht, à Amsterdam, n'a pas les apparences d'une banque. Des fenêtres étroites et hautes du rez-de-chaussée au quatrième, un éclairage princier et discret, pas la trace d'une enseigne, tout juste le numéro 412 — peint en noir sur le fond uniformément gris de la maison. Tout à côté, sans qu'aucune grille ne le sépare de la rue, s'allonge le canal (la Gracht) — reliant la Binnenamstel au port. Au 412 de la Heerengracht, les administrateurs de la banque Mendelssohn & Cie échangent des propos soucieux, scène qui se répète depuis des jours et des jours. Le jeune M. van Aalst était déjà fondé de pouvoir à l'époque où son père dirigeait encore la Société Commerciale Hollandaise, cette banque de tout premier ordre et que le roi Guillaume avait fondé. « Pourquoi, lui demandait-on un jour, ne travaillez-vous pas chez votre père, plutôt que chez Mannheimer ? » Il rétorqua : « Pourquoi briguerais-je la succursale, alors que je détens le siège social ? »

Les spéculations de Mannheimer firent culbuter le vieux van Aalst. Or, M. van Aalst junior, depuis que le voici associé au « siège social », sait de moins en moins ce qui s'y passe en réalité.

Ils ont assez médité comptes et chiffres, les associés de la banque Mendelssohn d'Amsterdam, ils ont assez pressé le grand chef de questions. Se pourrait-il qu'à un fond social de six millions de florins répondent des affaires qui se chiffrent par centaines de millions ? Pourquoi donc Mannheimer n'arrive-t-il pas à s'introduire dans la bonne société hollandaise ? Pourquoi n'a-t-il pas de relations avec les vieilles maisons de banque ? En guise de réponse, le grand chef a ergoté, évoquant ses succès d'antan, puis insistant sur ses attaches internationales. Mais il est demeuré bouche close sur sa comptabilité personnelle.

Le 9 août 1939, coups de téléphone fiévreux, on alerte les associés de la Banque Mendelssohn : Mannheimer est mort subitement, à Vaucresson.

Le Voorburgwal, où la rue s'élargit jusqu'à devenir place, c'est le quartier des journaux de la City d'Amsterdam : ici, le « Telegraaf », édifice gigantesque et tout en marbre, à deux pas les grandes fenêtres du « Vaderland », celles du « Maasbode ». Les rédactions ont fort à faire ces jours-ci, les nouvelles politiques menacent de tout submerger. Il y a la crise qui, après une semaine de consultation, se termine par un cabinet Jonkhoe de Geer. Mais il y a aussi la mort de Mannheimer qui réclame un article de fond. Enfin, voici le « Financial Times » qui vient d'évaluer la fortune personnelle du financier à 10 millions de livres, ce qui fait toujours près de 100 millions de florins.

Article de fond et biographie sont dictés à toute vitesse, et aussitôt imprimés.

« Que le Dr Mannheimer ait tenté de saisir au passage les capitaux français en fuite, rien de plus simple, à première vue, mais c'est l'œuf de Colomb. Celui qui, plus tard, écrira l'histoire des finances européennes d'avant-guerre, ne pourra négliger le caractère napoléonien d'un Mannheimer. »

Après de longs palabres, on décide d'envoyer le jeune mynheer van Aalst à Paris. Il part aussitôt en avion, et enquête sur place, à Vaucresson.

La « banque d'un seul homme »

« La banque Mendelssohn d'Amsterdam a suspendu ses paiements. »

Telle est la nouvelle qu'on lit, le 11 août, en première page de tous les journaux. Pour le grand public, quelle importance ? Il ne s'agit pas là d'une banque publique achalandée d'une ribambelle de clients moyens : alors quoi ? Le lecteur ne bronche pas, voilà pour sa première réaction. Mais le monde financier, Paris, Amsterdam, Londres, New-York, Zurich frémissent en silence. Men-

delssohn ? La banque Mannheimer ? Le banquier étranger de l'Etat français ?

Mercredi Mannheimer mourait subitement, étrangement, à Vaucresson ; et vendredi Mendelssohn d'Amsterdam suspendait ses paiements. Entre ces deux faits, n'y aurait-il point, par hasard, relation de cause à effet ? Ce n'est pas d'hier qu'on a surnommé la banque Mendelssohn « One Man's shop » — « la banque d'un seul homme », car, chacun le sait, Mannheimer a lui tout seul la constitue, Mannheimer entouré de ses figurants. Sa mort brutale, et par-dessus le marché les paiements suspendus — cela sent la banqueroute.

Le même jour, le ministre des Finances, M. Paul Reynaud, fait son apparition à Vaucresson. Il présente ses condoléances à la jeune veuve, il lui serre la main. Le ministre est visiblement très ému, et on le serait à moins : toute sa politique financière avait Mannheimer pour base, Mannheimer, le banquier qui croyait à l'étoile de Reynaud. Que va dire la City ?

M. Paul Reynaud a connaissance du bruit qui court les rues : Mannheimer se serait suicidé. — Il en parle avec ses collègues du cabinet.

« Nos finances supporteraient difficilement le poids d'un scandale. Le moins de détails possible, qu'on le dise à la presse. »

Il désigne un journal :

« Vous avez vu, le chef de l'armée allemande s'adresse aux ouvriers, il exalte la puissance économique de l'Allemagne. Par les temps qui courent, nous devons épargner toute secousse au crédit de la France. »

Les journaux parisiens cueillent des nouvelles émouvantes à même le lit de mort. Les reporters, les parents répètent à l'envi : mort naturelle. Mais aux grandes Bourses d'Europe et d'Amérique, autre son de cloche : on envisage la chose non pas d'après les bulletins officiels, mais sous l'angle des suites immédiates de la mort : « La banque Mendelssohn d'Amsterdam a suspendu ses paiements. »

L'inflation propice l'avait enrichi, la guerre trop tardive le ruine

Amsterdam est une ville commerçante. Tout au long des canaux et des rues, porte à porte se serrent les grandes banques, les banques privées, les maisons de commerce, les sociétés d'armateurs, les compagnies d'assurances. Les établissements sérieux s'étaient pour la plupart opposés à des méthodes financières genre Mannheimer. A la Bourse, au café vers les heures de repas, au cours des entretiens téléphoniques qui se croisent, de banque à banque, il n'y a qu'un mot qui court les lèvres : la mort de Mannheimer et la faillite de la banque Mendelssohn.

« Rappelez-vous l'inconsistance du dernier emprunt français. Le recto des bons avec la surcharge : « Délai de circulation : 3 mois », et au verso en caractères microscopiques : « Ce titre peut, sur le désir du gouvernement français, être prolongé de 3 mois et à 23 reprises. » »

— Pas étonnant ce qui arrive au jeune homme de 1920, qui nous est venu, avec pour tout bagage des marks de la presse à billets.

— Ses valises pleines de marks 1920 ?

— Vous ne savez pas l'histoire ? La maison Mannheimer date de ses spéculations sur l'inflation. On spéculait sur l'inflation, et c'est la gloire, — on spéculait sur la guerre, et c'est la ruine.

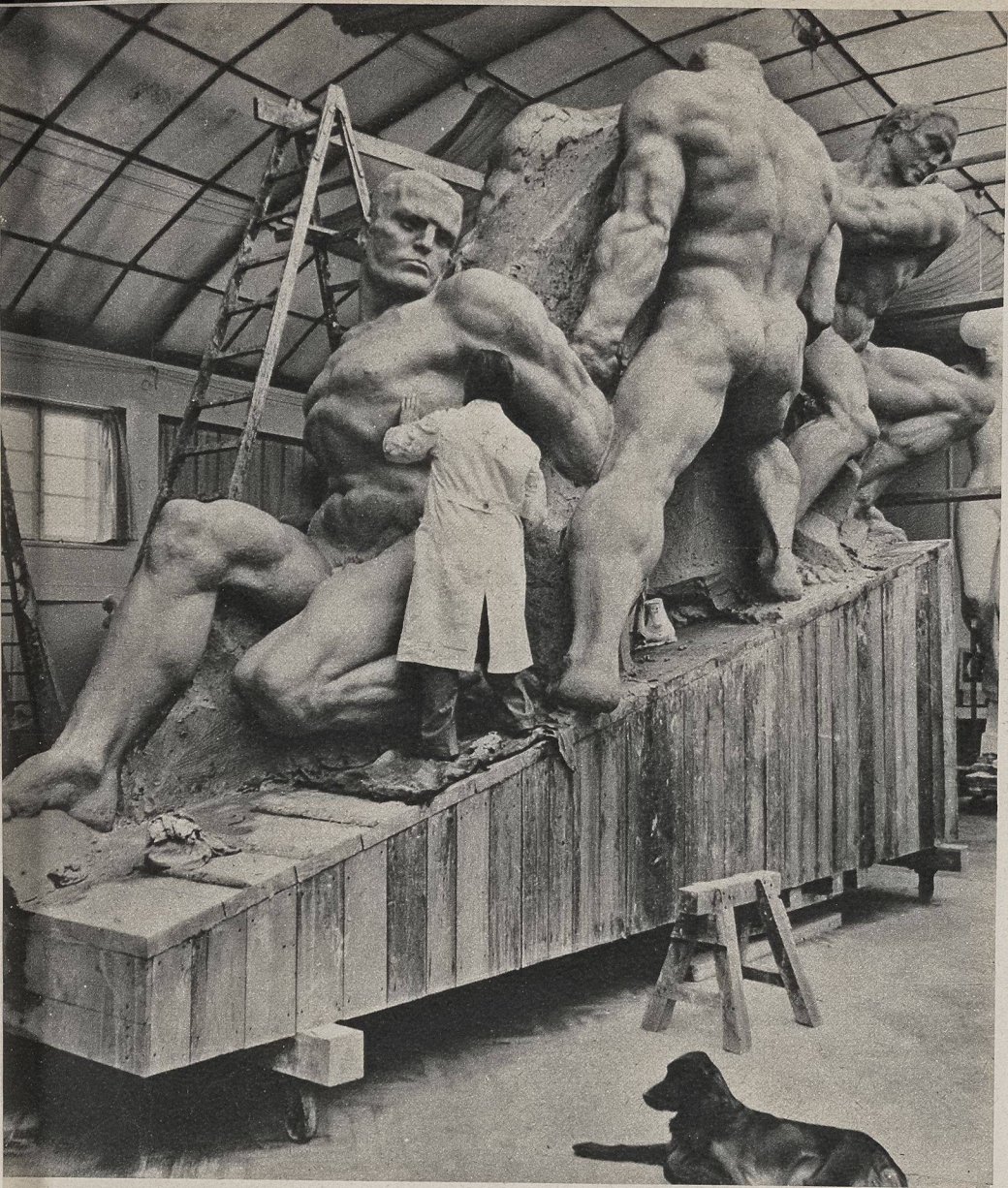
— Tout de même, comment se fait-il que le gaillard ait soutiré des crédits à la Banque Néerlandaise ? Dix-sept millions de florins à ce qu'on en peut juger. De l'argent hollandais pour aider l'étranger dans ses affaires, de l'argent hollandais pour ses armements. En revanche pas de crédits pour l'économie hollandaise.

— Ma foi, il y en a que cela ne laissait pas de préoccuper, et ce n'est pas d'hier. Vous souvenez-vous de deux interpellations au Parlement ? On avait reconnu que la neutralité hollandaise était en péril si nous consentions des emprunts pour les armements de certaine puissance étrangère.

— La plus éprouvée, c'est la Société Commerciale Néerlandaise : elle y a été de 30 millions de crédits pour le Mannheimer, et si l'on songe que son capital social ne dépasse pas 40 millions... »

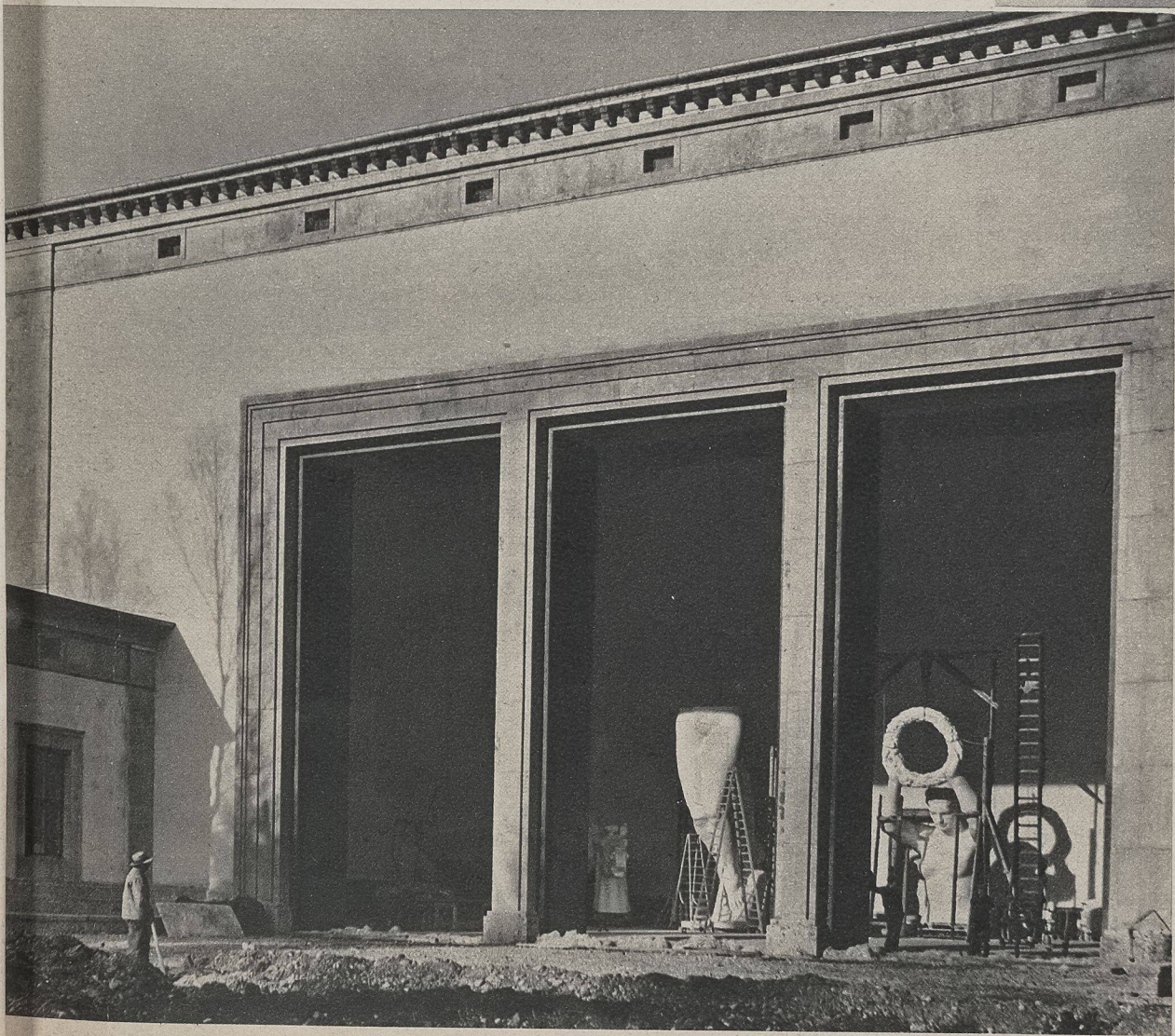
On enregistre, à Amsterdam, la répercussion du krach sur les Bourses du monde entier. New-York : « Nous n'avons fait crédit qu'en échange de gages sûrs. » Londres :

(suite p. 36)



«Le monument élevé à la route»

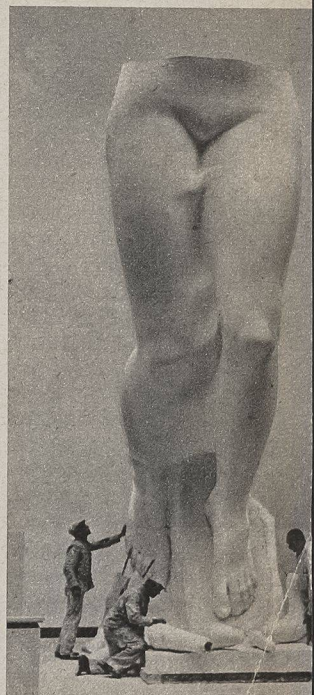
Une des grandes commandes de l'État, auxquelles l'artiste travaille aujourd'hui. L'oeuvre en est précisément au stade de la «mi-temps» de l'exécution. Trois fois agrandie, elle deviendra «le Monument de l'Autostrade» près de Salzbourg. Du sujet — trois manoeuvres déplaçant un énorme bloc de pierre — se dégage une force vigoureuse et qui ne cesse de croître, à mesure que l'artiste reprend son oeuvre. Les proportions du modèle sont reportées sur la masse de granit qui attend les mains de l'artiste: c'est alors que résonnera la chanson des marteaux et du ciseau . . .



L'artiste devant la «Déesse de la Victoire»

La statue de la «Victoire à la couronne de feuilles de chêne», destinée au Champ de Mars de Nuremberg, aura 16 mètres de haut et sera flanquée, des deux côtés, de meneurs de chevaux et de guerriers portant l'épée et le bouclier

L'atelier que l'artiste doit à l'Etat, et qu'Adolf Hitler lui a fait construire. Il comprend un grand atelier de 17 mètres de hauteur, 3 petits ateliers et des chambres de logement et de débarras. La maquette est du professeur Speer. Il y a même, dans l'atelier, une salle de cinéma avec tous les appareils souhaitables, et le professeur Thorak aime qu'on lui présente des scènes d'animaux. La grande porte, haute de 12 mètres, s'ouvre sur un grand emplacement qui sert d'atelier en plein air. De part et d'autre de la porte se dressent les deux modèles de la «Déesse de la Victoire»; pour, se faire une idée des proportions, il suffit de comparer avec la photo de droite et la taille des ouvriers qui y sont représentés





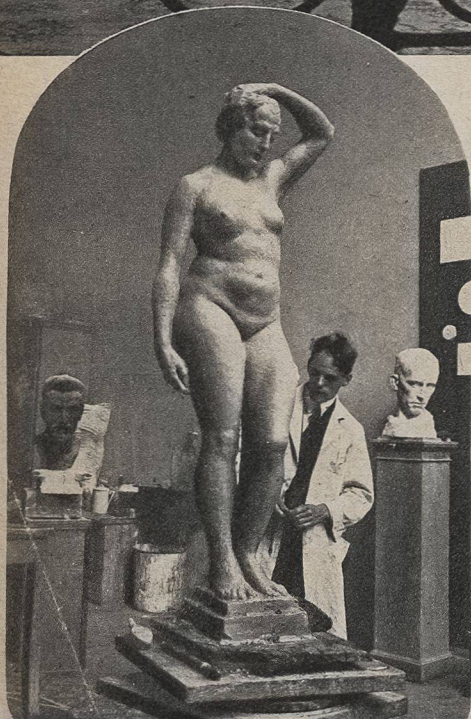
Au Chiemsee, résidence de l'artiste

Le château date du XVIIIe, et fait face aux Alpes allemandes, à deux heures en auto de l'atelier (aux environs de Munich) que l'Etat a fait construire pour l'artiste



Frédéric le Grand

Cette oeuvre de bronze plus grande que nature — et qui sera placée dans une salle de la nouvelle Reichsbank de Berlin — est l'éclatant témoignage d'un talent souverain



Ce fut la chapelle du château, . . .
. . . devenue aujourd'hui la salle de musique. Une vieille porte en fer forgé a été placée après coup et des antiquités de prix embellissent la pièce. Comble de magnificence: un orgue ancien et dont M. Thorak joue lui-même

A droite:

L'artiste est un collectionneur passionné. Il possède d'anciens meubles rustiques et des statues et des tableaux de vieux maîtres, comme Van Dyck et Rubens

Tels furent les débuts:

M. Thorak, il y a 25 ans, dans son atelier berlinois



*Notre programme de
fabrication comporte
sans modification aucune:*

Installations de machines à vapeur
complètes · Chaudières à vapeur ·
Machines d'énergie à vapeur · Turbines
à vapeur · Tuyauteries et soupapes ·
Compresseurs d'air et de gaz ·
Machines et installations frigorifiques.
Appareils et installations pour l'industrie
chimique · Raffineries complètes pour
le traitement du pétrole · Installations
de distillation des combustibles à
basse température · Installations
d'extraction et de raffinage d'huiles
et de graisses animales et végétales.



RHEINMETALL-BORSIG

AKTIENGESELLSCHAFT WERK BORSIG BERLIN-TEGEL



Avions en série...

De la «Cigogne» (Storch) à l'avion lourd combat

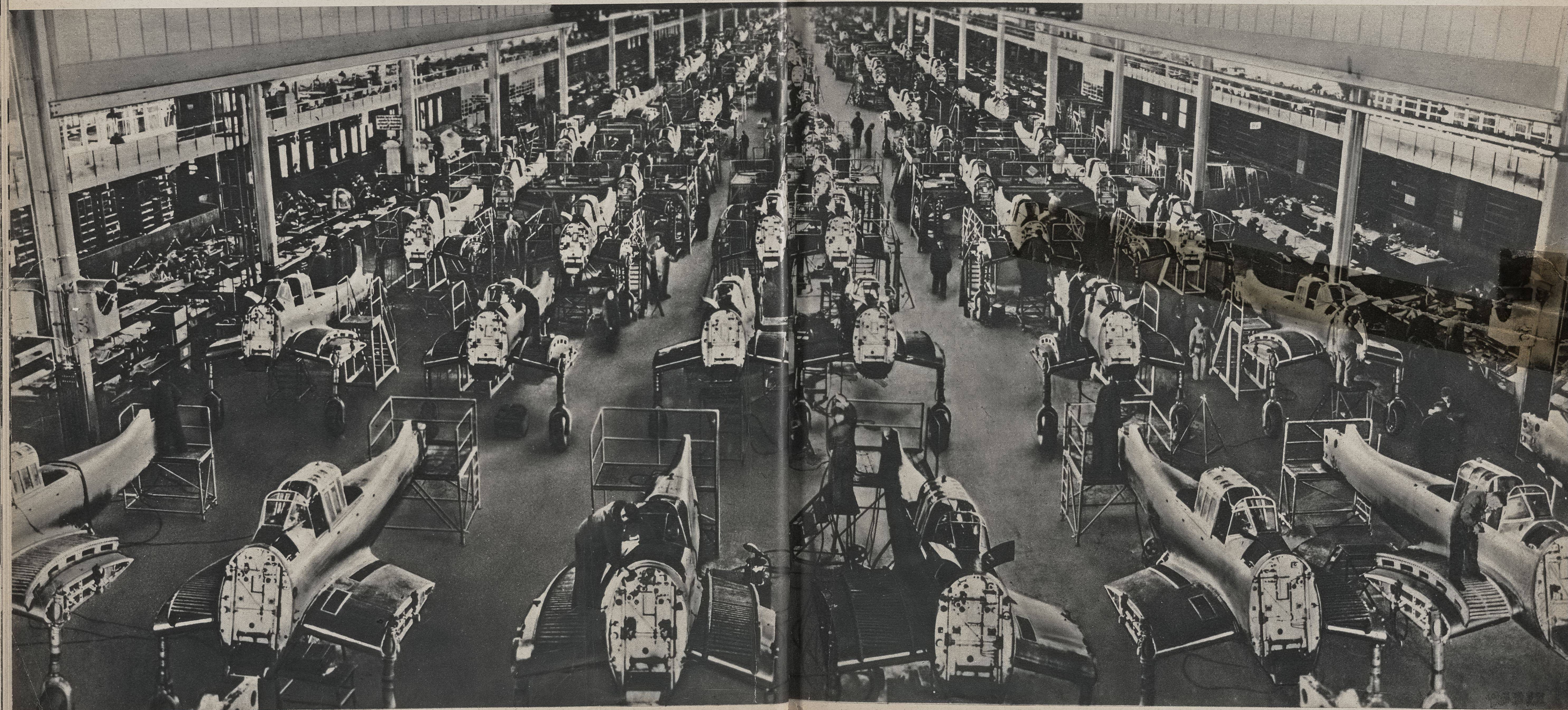
La «Cigogne» de Fieseler
est l'avion de liaison des forces aériennes allemandes. Grâce à sa capacité de voler très lentement et de pouvoir décoller et atterrir sur un espace des plus restreints, il ne réclame aucun aérodrome spécial, et il est à même d'assurer la liaison avec les troupes combattantes

En voie d'achèvement: des fuselages d'avions de combat à piquage
Sur 6 travées, ils progressent pas à pas vers leur achèvement. Bientôt, de nouvelles arrières déboucheront dans ce fleuve du travail. Les ailes rejoindront les fuselages, puis ce sera le tour des moteurs, puis enfin celui des armes. Journallement, de nouveaux avions quittent l'usine, se formant en escadrilles, en groupes, en escadres. Quelque facile qu'il paraisse, ce procédé de travail exige des trésors d'ingéniosité et d'expérience. Bien avant les autres, l'industrie aérienne allemande a entrepris la fabrication d'avions en grande série. Cette avance, nul ne la rattrapera

Des avions construits en série, voilà où en est l'industrie allemande, et depuis des années déjà, voilà ce que nos adversaires essaient vainement d'imiter. Des procédés de fabrications très perfectionnés, de grands établissements industriels et des ouvriers spécialisés assurent à l'Allemagne une grande supériorité dans la fabrication des avions, tandis que l'Angleterre et la France ont encore de la difficulté à passer de l'économie de paix à l'économie de guerre. L'aviation allemande, elle, a réalisé sans le moindre accroc son programme de constructions. Ici comme ailleurs, le temps a travaillé pour l'Allemagne.



Un avion de combat Heinkel He 111 K à l'attaque
Il a fait ses preuves en Pologne et au cours de nombreuses actions contre l'Angleterre. D'un coup de mitrailleuse, le tireur intime à un vapeur l'ordre de stopper

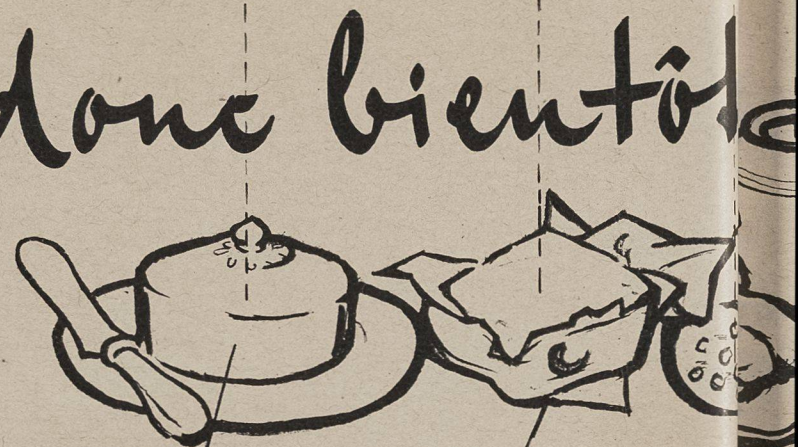


Une famille de cinq
têtes reçoit

par semaine:

Wir sind ohne Nachricht von Euch und
hier erzählt man, dass in Deutschland
nichts mehr zu essen gäbe. Wir sind
deshalb in große Sorge um Euch alle;
schreibt uns doch, bald recht bald
einmal ausführlich.
Mit vielen herzlichen Grüßen von uns
alles,
Euer
Hans

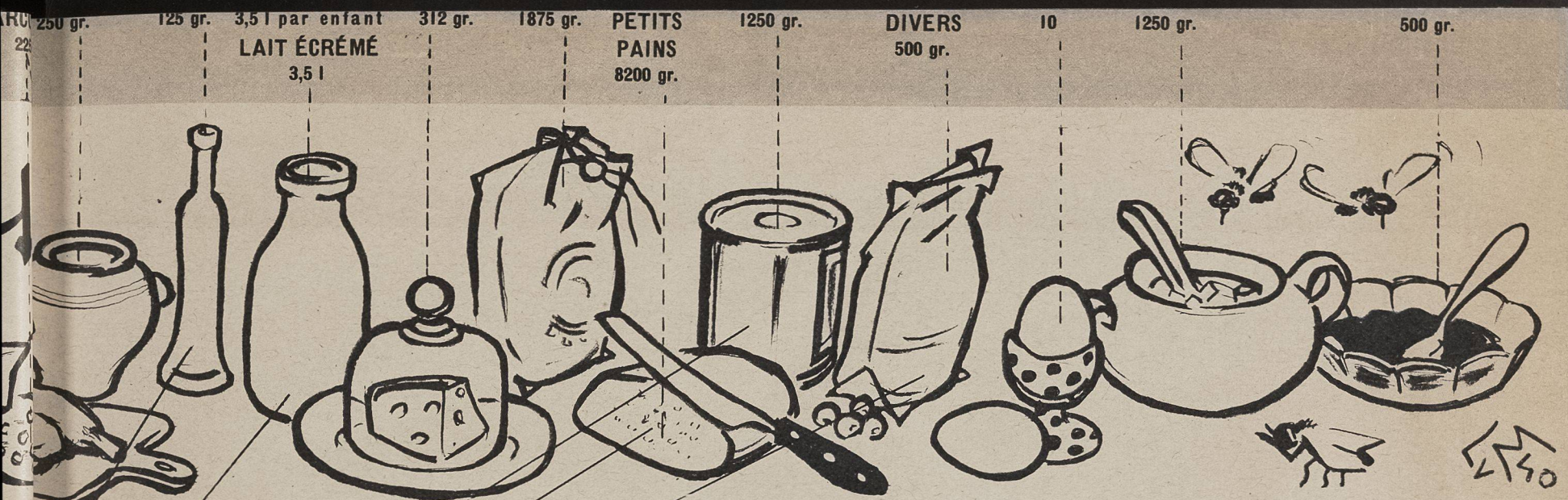
Une lettre entre beaucoup, qui viennent
en Allemagne. Toujours la même que-
stion: Ecrivez-nous si vous allez bien.
Est-ce que vous souffrez de la faim?



Nous répondons ici à une que-
stion qui vient d'être posée
dans des milliers de lettres
de l'étranger à des parents
et des amis en Allemagne.



Nous vous présentons: La famille Baumann, une famille allemande. Le père travaille aux chemins de fer, la mère est une
femme d'intérieur, Werner, le fils aîné, travaille dans une usine d'armements, Horst, le cadet va à l'école, Ursel est l'enfant gâté



Nous pouvons les calmer, tous ceux-là qui, hors des frontières allemandes, se soucient tellement du sort de leurs amis. Bien que la propagande ennemie veuille en savoir plus long, personne ne souffre de la faim chez nous. Nous avons rendu visite à une famille d'un ouvrier allemand à Berlin, et cette visite corrobore nos dires.

Ci-dessus nous avons indiqué les portions de nourriture que reçoit une famille allemande de 5 personnes. Ces chiffres ne comprennent pas les suppléments que reçoit le fils aîné de la famille Baumann, lequel fait de rudes travaux. De même, il



Le père Baumann accompagne sa réponse de gestes assez vifs: «Moi, souffrir de la faim? Vous vous moquez de moi!»



«Il y a tout autant qu'avant la guerre pour faire la cuisine, je vous assure, dit Mme Baumann. Des fois, je dois attendre un peu quand je fais mes achats, mais au fond, qu'est-ce que ça peut faire?»

y manque l'ersatz de café, qui est accessible à tout le monde, le cacao en poudre aux enfants et la nourriture des enfants en bas âges, qui est distribuée toutes les semaines. Pour finir, nous voulons encore faire remarquer qu'on peut acheter des gâteaux à volonté.

Dernière conclusion: nous ne souffrons pas de la faim, et nous n'en souffrons pas, car une distribution générale et équitable des provisions disponibles évitera à jamais cette catastrophe.



Ursel, l'enfant gâté, n'a pas l'air de quelqu'un qui a faim. Elle ne savait pas très bien ce que nous lui voulions



Horst, le fils cadet de Baumann, déclarait: «Je suis le plus fort de la classe, et j'ai toujours bon appétit. Quand j'ai faim, maman me donne quelque chose à manger»

Werner, le fils aîné de Baumann, travaille dur dans une usine d'armements. Comme nous lui demandions s'il avait déjà dû souffrir de la faim pendant la guerre, il a ri. A part la ration générale, il reçoit des suppléments de nourriture: 2400 grammes de pain, 345 grammes de saindoux, 125 grammes de margarine, 700 grammes de viande et — à son usine — 3 litres de lait pur par semaine.



Le pas romain — symbole de l'éclat et de la force de la nouvelle Rome

Le « passo romano », seule une oreille précise, latine, pouvait l'inventer. C'est au pas romain que les troupes défilent ici devant le Roi-Empereur et le Duce. Ce nouveau pas de parade est le symbole de l'attitude d'esprit et de corps qui a éveillé Rome à une nouvelle vie

La Rome antique vient de ressusciter. Le nouvel Empire s'étend des Alpes au Sahara, il englobe les îles du Dodécannèse, il atteint la Mer Rouge et l'Océan Indien. Cet empire est l'œuvre d'un homme et de la génération qu'il représente: les anciens combattants. Toutes ces frontières nouvelles, elles ont été acquises au prix du sang. Et presque partout où ils combattaient, les soldats de l'Italie nouvelle se heurtaient à des temples en ruines, à

des villes de la Rome antique, de cette Rome qui avait déjà régné sur la Méditerranée et sur l'Afrique du nord. Les soldats de la jeune Italie défilent, avec la même fermeté, le même brio, que défilèrent les centurions de jadis. Leur pas de parade, ce « passo romano » dont Mussolini les a dotés, n'est qu'un symbole, mais un clair symbole du chemin qui mène à la gloire et à la grandeur de la Rome éternelle.

Au pas romain



C'est sur les cimes les plus hautes des Alpes que les Alpini font leur exercices. Cette troupe italienne des montagnes — qui dispose d'une propre artillerie — a fait ses preuves récemment à l'assaut des cimes éthiopiennes et lors de l'occupation de l'Albanie

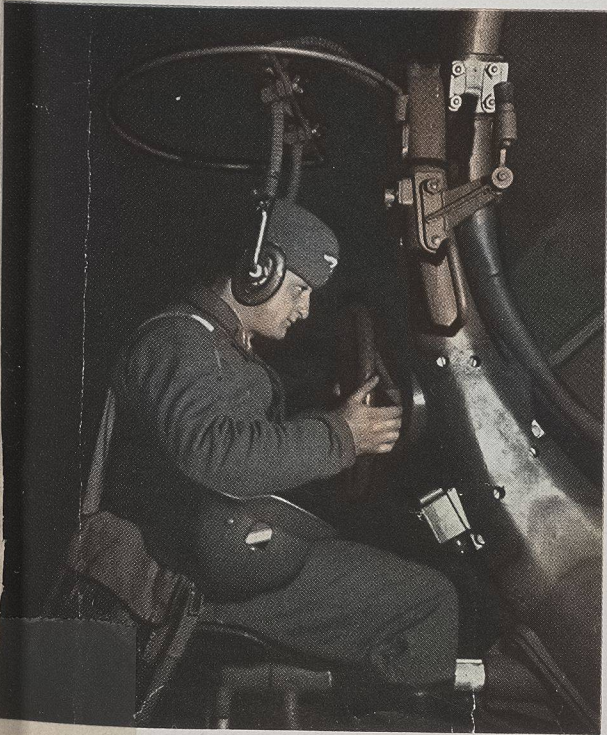


L'issue de nombreuses batailles a dépendu d'eux. Un esprit hardi et une compréhension mécanique particulière distinguent le soldat italien et le rendent capable des plus beaux exploits, comme ce fut le cas en Espagne

Tireurs d'élite et acrobates du moteur

Les soldats préférés des Italiens, les bersaglieri, ne se meuvent qu'au pas gymnastique, et ce fait en dit assez sur leur mordant





DcA

L'homme à l'écouteur (à gauche) repère, d'après le bruit du moteur, la position de l'avion ennemi. Une transmission automatique lui permet de régler, de son poste même, les batteries de projecteurs (en haut), jusqu'à ce que leurs rayons se posent sur l'avion ennemi. A présent, le tireur de la pièce (à droite) n'a plus qu'à viser, de son appareil de mesure, l'adversaire devenu visible. Des pièces ingénieusement adaptées à l'instrument même bombardent désormais sans arrêt le coin de ciel où se meut l'avion — quelques instants y ont suffi depuis que l'écouteur a décelé la présence de l'ennemi. 80 millions d'êtres peuvent dormir en paix : la DcA veille.





UNE CARTE MODELE,

peinte sur la pierre . . .

Une curieuse photo d'un poste d'observation aérien.

L'observateur, installé sur une terrasse, a dessiné sur le mur d'enceinte une échelle du terrain, et, sur le sol il vient de peindre les emblèmes des appareils ennemis, car il veut être à la page, en cas d'alerte. L'insigne de souveraineté polonaise (en haut et à gauche) est encore là, à titre de pure curiosité sans doute.

Entre les fronts (suite de p. 20)

« Des garanties ont été exigées pour l'octroi du crédit de 4 millions de livres à la maison Mendelssohn. »

Ah mais, les marchés financiers n'ont pas oublié de se protéger, et c'est la Hollande qui écope. Et le jour même, à la Bourse de Londres, les valeurs huiles hollandaises s'effondrent, tout simplement parce que la City, dans la crainte de revers pour l'économie des Pays-Bas, se débarrasse de ses effets hollandais en moins de rien.

Au 412 de la Heerengracht, on travaille fiévreusement, sans se soucier de la nuit avancée, on travaille à se rendre compte des opérations inscrites dans le calepin mystérieux de Mannheimer. Les employés sont en possession d'une lettre au style concis, et dont voici la teneur: « En raison des circonstances, nous sommes contraints de nous passer de vos services à partir du 30 septembre 1939. »

Le 15 août, six jours après la mort étrange du Dr Mannheimer, les voyageurs du rapide de Paris éprouvent quelque surprise à l'attitude de deux hommes de haute taille et aux larges épaules qui, en gare d'Amsterdam, ont pris racine devant un compartiment de première classe hermétiquement clos.

Après que le dernier voyageur a disparu, les deux compères se concertent. D'un regard, le premier explore le quai, puis frappe à la porte du compartiment: « Madame peut descendre, il n'y a plus personne sur le quai. »

Deux détectives privés accompagnent Mme Mannheimer, née Reiss, à son arrivée ici, et ils ont reçu l'ordre impératif de tenir les curieux à distance. Une femme mince descend du wagon; sa chevelure est d'un noir de jais et ses yeux lancent des regards perçants. — Mme Mannheimer est venue à Amsterdam pour se rendre compte par elle-même de ses chances d'hériter.

La petite caravane se met en marche, avec en tête l'un des deux détectives, puis Mme Mannheimer accompagnée d'une amie, derrière, le deuxième policier, et un porteur hollandais, poussant un chariot chargé de malles-armoires, de valises de toutes sortes, de cartons à chapeaux. A la sortie, ils montent dans deux taxis: dans le premier, Mme Mannheimer et son amie, les bagages et les policiers dans le second — tels sont les équipages qui traversent Amsterdam dans toute sa longueur.

On s'arrête devant la villa qui fait face au Musée National, cette maison à la façade d'un brun rougeâtre propre à la brique hollandaise, où le mari a vécu et amassé des trésors artistiques. Surprise: on n'entre pas. La villa a été sequestrée et mise sous scellés. La loi hollandaise a de ces sévérités: quiconque participe à une entreprise, engage ses biens personnels. C'est le cas de la villa de Mannheimer.

Un court instant, Mme Mannheimer réfléchit, et jette à son chauffeur l'adresse d'un des grands hôtels de l'Amstel, et les deux taxis de se remettre aussitôt en branle.

Dans une chambre d'hôtel se joue la première manche du combat pour l'héritage. « A combien se montent les biens propres du défunt, rien de plus incertain, Madame. » C'est l'un des avocats de Mme Mannheimer qui parle, s'efforçant tant bien que mal de lui exposer la vraie situation. « Participations et titres se montent à 3 millions de florins, voilà qui est établi. Seulement, il devait, rien qu'à la banque, dans les 13 millions de florins.

— Et ses collections d'art? »

L'homme de loi a un geste embarrassé et qui voudrait apaiser: « Les collections, Madame, c'est un chapitre à part. Sans doute, les collections valent bien 7 millions de florins, seulement, voilà la chose: elles n'appartenaient plus tout à fait à votre époux. »

Mme Mannheimer sursaute: « Q'est-ce à dire, Monsieur? »

L'embarras du dernier ne diminue pas, au contraire. Il articule:

« Madame, avez-vous entendu parler de la « Compagnie d'Assurances en faveur des Arts »? Elle a été fondée par votre mari, il y a cinq ans. C'est elle qui a fait l'acquisition de la collection, le capital d'achat étant avancé par la banque Mendelssohn; après quoi, la collection fut louée à votre époux, le prix de la collection se montant exactement à celui des intérêts que la compagnie versait à la banque Mendelssohn. » L'avocat se tait; il a un regard de côté, puis il enchaîne: « Un singulier marché, madame. En tout cas, l'effet en est qu'on ne sait plus au juste à qui appartient la collection. »

Au cours de ces mêmes journées, l'économie hollandaise, elle aussi, revendique l'héritage de Mannheimer. La presse hollandaise évalue les pertes à 11½ millions de florins. Finalement, tout se révèle: avec 6½ millions en poche, Mannheimer s'est embarqué dans des affaires qui vont dans les 350 millions de florins. Dans toute la presse de Hollande, ce n'est alors qu'un seul cri: « Comment les milieux responsables ont-ils pu admettre cette chose inouïe: que Mannheimer s'intéressât à ce point aux armements de puissances étrangères, alors que la Hollande en subissait tout le préjudice? »

A la Bourse d'Amsterdam, on peut lire cette phrase, qui résume les conclusions de l'enquête: « Des millions, qui représentent des biens nationaux hollandais, ont été jetés dans le creuset sans fond des armements français. » Les banques que Mannheimer avait entraînés à sa suite se hâtent de réaliser leurs titres hollandais. L'effet est immédiat: les titres baissent à raison de la surenchère.

On nomme un comité d'experts, chargé d'y voir clair dans les affaires de Mannheimer. C'est la minute où, en Europe, se précipitent les événements dans lesquels Mannheimer s'était immiscé.

La Bourse d'Amsterdam subit les premiers contre-coups de la guerre, et c'est la crise.

« Que pensez-vous maintenant du cas Mannheimer? »

— Les armements en hausse. Le blé en hausse. La livre en baisse... Ce qui veut dire: que la guerre fût en avance de quatre semaines, et Mannheimer s'en tirait. »

En a-t-on fini avec le cas Mannheimer, l'oubli se fait-il déjà?

Minutieusement, inlassablement, le comité d'experts poursuit sa tâche, débrouille de son mieux l'écheveau réputé inextricable.

« L'économie hollandaise a perdu 40 millions », s'écrient les journaux hollandais du 30 novembre, en publiant le rapport sur les affaires de Mannheimer. Et ils ajoutent: « On ne peut encore se faire une idée du résultat final de la liquidation. »

Deux ou trois jours après, le ministre hollandais des Finances fait la déclaration suivante: le gouvernement des Pays-Bas s'est vu contraint de couvrir, par la voie de l'emprunt, les dépenses hors budget que nécessite la mobilisation. Le produit de cet emprunt ne répond pas à l'attente du gouvernement hollandais; en effet, la souscription n'est couverte qu'à demi.

Saignée à blanc par les sorties d'argent qui allaient alimenter l'étranger en quête d'armements, l'économie hollandaise ne réunit plus l'argent dont le gouvernement hollandais lui-même a besoin pour les frais de la mobilisation. C'est l'œuvre de celui qui spécula au service des armements français, c'est l'œuvre du mort Mannheimer qui se perpétue.

ADLER



dans le monde entier

ADLER TRUMPF JUNIOR

• ADLER 2 Ltr. •

ADLER 2,5 Ltr.

ADLERWERKE VORM. HEINRICH KLEYER A.-G., FRANKFURT/MAIN



« On tire sur le bacille »

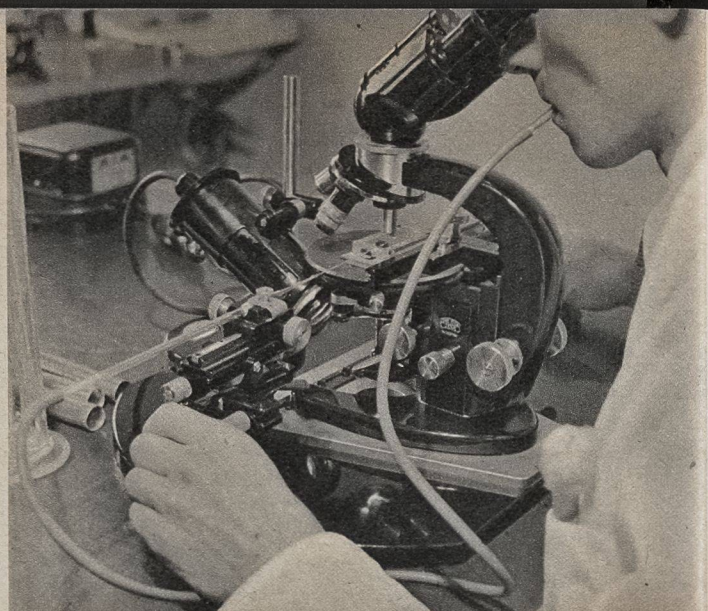
Un piège à microbes

Le « fusil » à chasser le bacille

Un diamètre d'un ou deux millièmes de millimètre, c'est toute l'ouverture antérieure du minuscule tube recourbé, qui, à chaque emploi, doit être étreint au contact d'une flamme

Le « chasseur » de microbes

On dépose, sous le microscope, une gouttelette où grouillent des bactéries. Le tuyau aboutit au petit tube de verre à la capillarité extrêmement ténue. Des vis d'une grande finesse permettent au tube les mouvements les moins perceptibles



Dans le monde de l'infiniment petit, on se livre à une chasse qui n'est pas moins excitante que la chasse au gibier sauvage. Le « gibier sauvage », ce sont d'imperceptibles microorganismes, mesurant à peine un millième de millimètre, et cependant plus redoutables que le tigre et le squal, car ils portent en eux le germe de maladies souvent mortelles. Ce qui n'empêche qu'on s'est mis à les combattre le plus méthodiquement du monde. La méthode par excellence, c'est la sérumthérapie, découverte voici cinquante ans par le savant allemand Emil von Behring. La fabrication du sérum et des vaccins exige, entre autres, l'emploi constant de cultures de bactéries particulièrement virulentes. Grâce au micromanipulateur, un appareil ingénieux et compliqué, conjugué avec un microscope de grande puissance, on arrive à saisir, au passage, entre des centaines de mille, une bactérie qui convient particulièrement à la préparation d'un bouillon de culture agissant. Cette chasse exige un oeil exercé à viser, au millième de millimètre près.



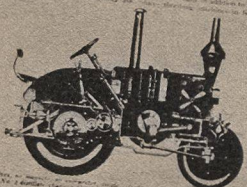
Prêt à tirer. La pointe du petit tube vient d'être plongée dans le liquide riche en bactéries. Elle s'approche avec circonspection du groupe des dangereux microbes pathogènes. Il s'agit de n'en capturer qu'un seul...



Pris! Une brève succion du « chasseur », un tourbillon du liquide aspiré par le petit tube — lequel vient également d'absorber le microbe élu. Si l'on en a pris deux au lieu d'un seul, tout est à recommencer. Adresse et science s'unissent dans le combat livré à la maladie

FARM IMPLEMENT NEWS

Lanz Crude-Oil Tractors



L'opinion des autres!

Traduction : La revue américaine « Farm Implement News » écrit, dans son numéro du 9 mars 1939, page 56 :

Les tracteurs LANZ à huile lourde

... Sur les marchés étrangers, il n'est pas de maison, qui soutienne la concurrence avec la S. A. Heinrich Lanz, Mannheim (Allemagne) d'où sortent les tracteurs à huile lourde Lanz-Bulldog. Ces tracteurs sont exportés dans tous les pays, et vendus avec succès sur tous les marchés. La société Lanz a été fondée en 1860, et, de l'avis général, c'est la plus importante usine de machines agricoles de l'Europe. En tant qu'on sache, la fabrication des tracteurs Lanz remonte à l'époque où les premiers tracteurs ont commencé à remplacer la traction animale. Ils ont toujours été équipés d'un moteur à huile lourde.

Pour être précis, on doit les ranger dans la catégorie des demi-Diesels. Quiconque se rend à l'île Washington, située dans le Lac Michigan, remarquera que les barques des pêcheurs (ceux-ci y jettent leurs filets) ont été comme hiver pour ravitailler les marchés de leurs fructueuses captures), sont, pour la plupart équipées de moteurs demi-Diesels, tout comme le tracteur Lanz. La plupart de ces moteurs sortent de la maison Two Rivers, Wis. Les moteurs — les pêcheurs disent qu'ils ne sauraient s'en offrir d'autres — consomment des combustibles à bas prix et marchent bon an mal an sans entretien particulier. Ce sont des moteurs à deux temps. Ils n'ont ni carburateur, ni magnéto, ni soupapes. Le combustible est projeté sur la tête d'allumage (qui se trouve dans la culasse) et fait explosion sous l'effet de la compression et de la chaleur de la tête d'allumage. Le démarrage du moteur se fait en général à l'aide d'une lampe de chauffage avec laquelle la tête d'allumage est chauffée. En ce qui concerne le tracteur Lanz, ce moyen de mise en marche peut être remplacé par une installation de démarrage électrique, permettant de mettre le moteur en route avec un mélange d'huile lourde et d'essence et de passer à l'emploi d'huile lourde seule dès que le moteur est suffisamment chaud. Les tracteurs Lanz sont livrés en 4 types différents : 25, 35, 45 et 55 CV, le dernier type aussi comme tracteur à chenilles. Tous les modèles sont munis d'un moteur monocylindrique. Quelques modèles ont 6 vitesses AV et 2 vitesses AR. Il y a 50.000 tracteur Lanz en service dans le monde entier. Un nombre considérable travaille dans les provinces de la Prairie Canadienne. En dehors de tracteurs, la S. A. Heinrich Lanz construit également des batteuses de modèles les plus divers avec tambour à battes et nettoyage simple ou double, tels qu'on des demande en Europe, ou avec tambour à broches du type américain, ensuite des presses à paille et à foin ainsi que toute une gamme de machines pour la fenaison, la moisson et la récolte des pommes de terre...

LANZ

BJ 2001

Une peau de pêche Sur la peau de pêche



Des peaux de poisson sur l'établi

A l'Office de la Mode de Francfort-sur-le Mein, on confectionne des blouses et des robes en peau de saumon, de cabillau et de perche, tissus d'un nouveau genre et qui se façonnent sans difficulté



**Le cabillau
sur la planche
à repasser**

Pourvu que la peau de poisson ait subi un tannage spécial, elle peut même se repasser sans faux plis



**Le poisson connaît
la grande vogue**

Ce capuchon ravissant a été taillé dans une peau de poisson



**Chapeau, jaquette, gants et protège-talons:
le tout en peau de poisson**

Ce chapeau vert allant avec cette jaquette de la même couleur et ces autres menues choses à la mode sont en peau de poisson et réalisent le type rêvé de la sirène



Les maîtres de la Mer du Nord

Notre arme sous-marine reprend, par ses merveilleux exploits, la grande tradition des sous-marins de la guerre de 1914. De jour en jour, de semaine en semaine, ils reparaissent avec leurs équipages courageux, prêts à s'attaquer une fois de plus au tonnage de l'ennemi



Les vainqueurs de Scapa Flow

« Nous n'avons fait que notre devoir », dit le lieutenant de vaisseau Günther Prien, qui a mené la vaillante attaque que l'on sait sus à la base navale britannique



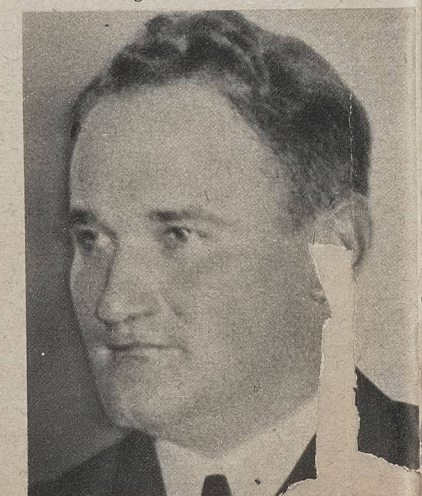
Le « prisonnier de Churchill »

Le lieutenant de vaisseau Herbert Schulze, que les Britanniques prétendent avoir capturé, a déjà 114.510 tonnes des navires anglais à son actif



Le lieutenant de vaisseau Schuhart

qui en coulant le porte-avions « Courageous » a porté le premier coup dur à la marine de guerre britannique



80.000 tonnes

tel est le palmarès du Werner Hartmann a



Des géants s'élèvent vers les cieux

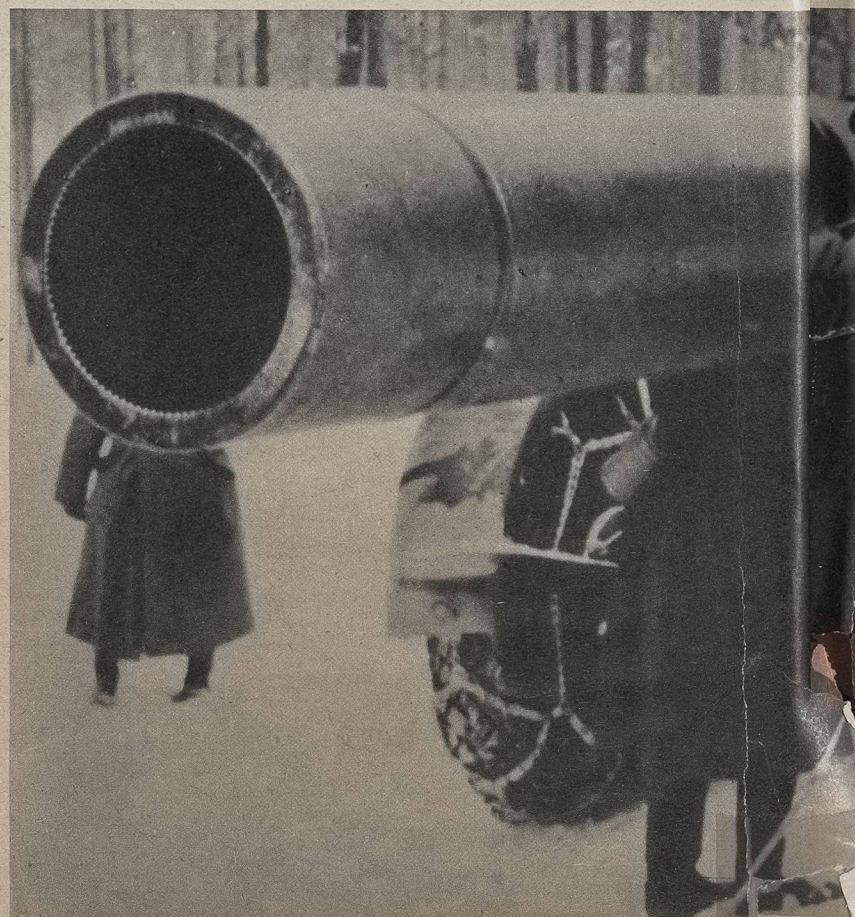
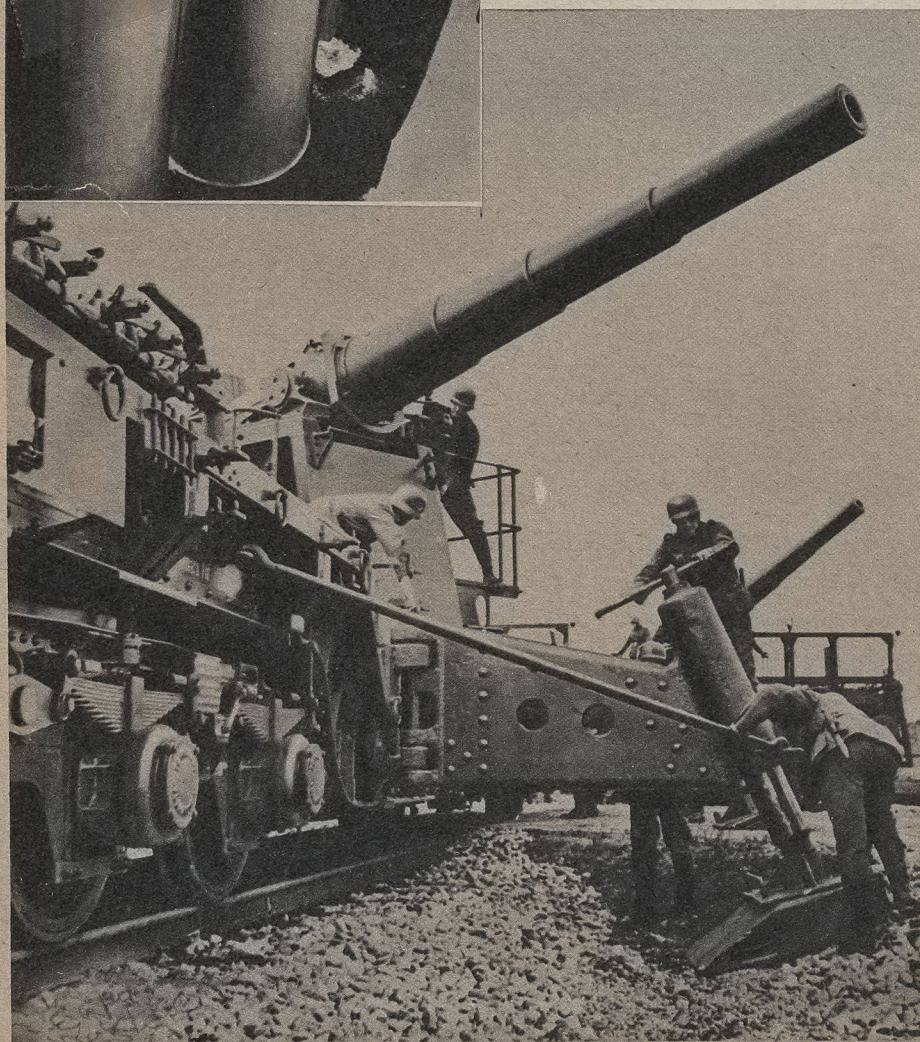
En position de tirer :

*L'une de nos plus lourdes armes de combat
à longue distance*

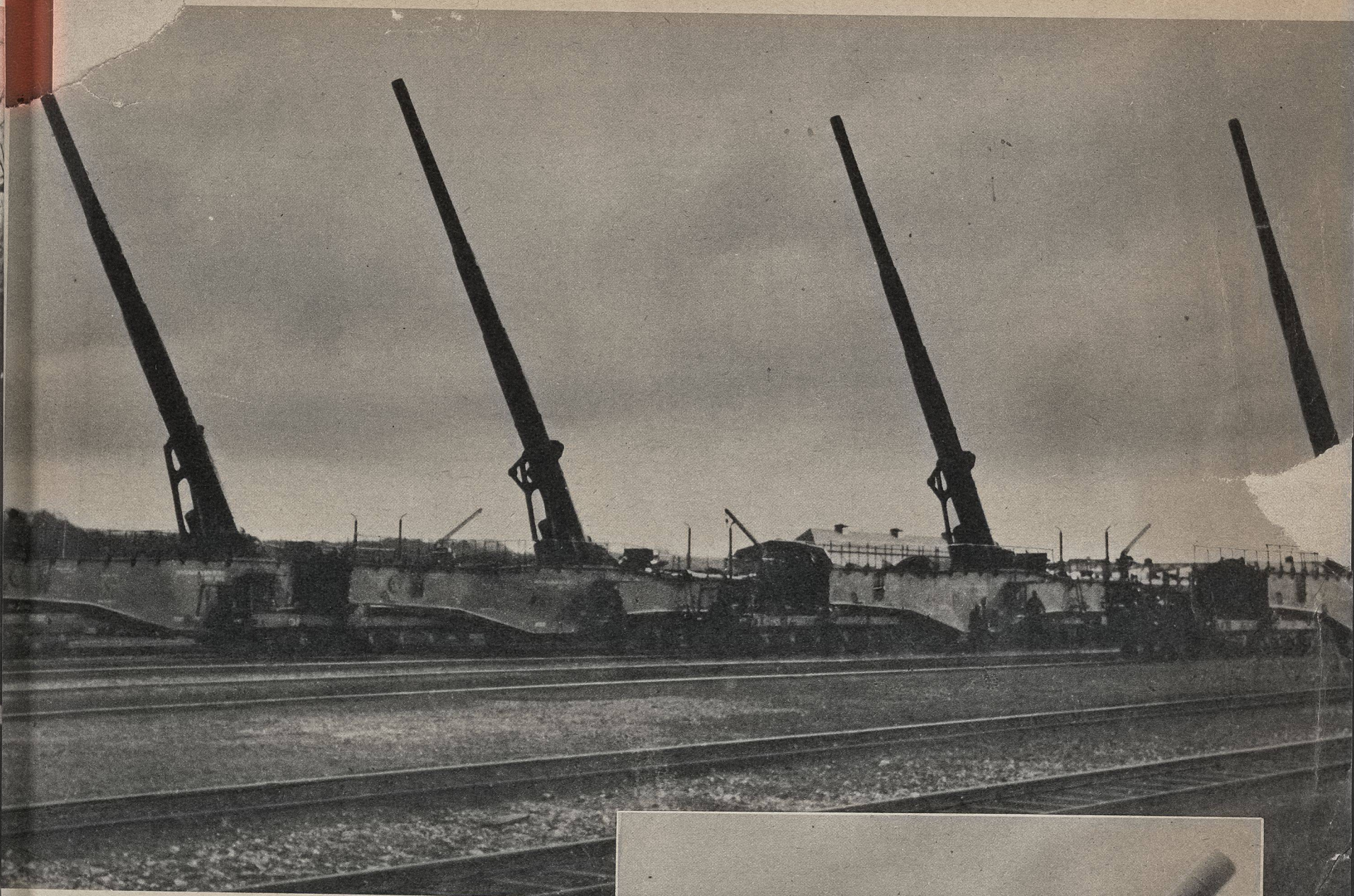


Un canon à longue distance qui est prêt à tirer
Il a fallu des dizaines d'années d'essor de la technique et de l'artillerie pour mettre au point ce géant

Pour le canon à longue distance:
L'explosif est dans les tubes de laiton. Les cartouches chargées sont prêtes à être introduites dans l'orifice du canon, aussitôt après la fusée



Canon lourd à longue distance sur rails
La longue bouche à feu et la trajectoire plate en augmentent la portée. L'ancrage latéral amortit le choc du recul aussitôt qu'on tire en direction horizontale



Des canons sur rail par quatre
*Après une attaque éclair d'objectifs militaires situés
 derrière le front ennemi, ils changent de position*



« Bertha » au repos
de des tonnes de fer sur l'en-
une puissance sans lour-
est assuré le respect de tous



Canon à longue distance monté sur son châssis

L'Anschluss au Reich de la partie occidentale de l'ancienne Pologne fut précédé de l'accord avec la Russie et de la Campagne des 18 jours. Cet accord fut conclu à l'instant même, où, aux frontières de l'Allemagne, les puissances occidentales terminaient leur mobilisation et leur concentration. Toujours au même instant, les forces russes, venues de l'est, avançaient vers l'intérieur de la Pologne. L'armée polonaise et l'État polonais avaient cessé d'exister.

La comparaison avec la Grande Guerre n'est donc pas très convaincante. Au 15^{ème} jour de la guerre contre la France et l'Angleterre, le Reich se débarrassait du front oriental, sur lequel, pendant la Grande Guerre, il avait dû combattre 40 mois durant. A l'époque, ce front retint 3 ans le tiers si ce n'est les $\frac{2}{5}$ des forces allemandes. Tandis que cette fois, 18 jours de guerre contre la Pologne suffirent à instaurer des limites communes avec la Russie.

Dès la fin de septembre 1939, une ligne séparait l'Ouest franco-britannique de l'Est. Cette ligne commence en Libye, coupe la Méditerranée, continue par la Sicile, long de la péninsule italique, de Rome à Berlin, de Berlin à Moscou et de Moscou à Vladivostok.

La Campagne de Pologne dota d'une dernière pierre de taille le gigantesque édifice politique, qui domine l'ancien continent.

Le front qui n'en est pas un

Après l'écroulement immédiat de la Pologne le commandement des forces franco-britanniques a renoncé à toute offensive dans l'intérieur de l'Allemagne; il juge la défensive infiniment plus sage. Le commandement allemand ne voyant aucune raison de passer à l'attaque — car le peuple allemand n'est plus guetté par la famine comme en 1918 — il en est résulté un état de choses singulier sur le front occidental, tout le long de la frontière française.

Après plus de six mois d'hostilités, les pertes ne dépassent pas 2000 tués de part et d'autre. Or, en temps de paix, déjà on déplorait des pertes plus graves, rien que pour les accidents d'automobile. Aucune arme n'a été mise hors d'usage par suite de combats. Et l'on n'a fait qu'un usage des plus restreints des munitions de guerre. Quiconque visite le front de l'Ouest, n'est pas peu surpris de voir le soin avec lequel les deux partis respectent en général les localités qui tombent sous le feu de l'artillerie. Ici, aucune analogie avec les villes et les villages mutilés par la Grande Guerre. On a déclaré la guerre à l'Allemagne, les frontières sont fermées, derrière d'énormes fortifications deux grandes armées se font face, mais elles n'ont jusqu'ici livré aucune bataille de quelque importance. Pas beaucoup de combats aériens non plus. Il y a des jours où les airs respirent le même calme que dans les régions où passe une simple ligne de transports aériens. Il ne s'agit même pas d'une guerre de position analogue à celle de la guerre mondiale. Des deux côtés, la chaîne des avant-postes est plus une ligne d'observation qu'une ligne de défense. Et des deux côtés, on ne se soucie pas le moins du monde de conquérir quelques mètres des positions ennemies, maigre butin à la défense duquel on devrait sacrifier des divisions entières.

On ne se bat plus pour des bouts de tranchée et des points d'observation. Des deux côtés, on s'envoie des patrouilles d'éclaireurs, mais celles-ci n'ont point pour mission d'occuper des territoires ennemis. On n'a qu'une crainte, semble-t-il, c'est que l'ennemi se retire derrière ses fortifications sans avertissement préalable.

Les deux aviations, elles, se soucient peu des mouvements à proximité du front. L'activité de l'aviation allemande consiste surtout à de lointaines opérations de reconnaissances. Après six mois de guerre, on a descendu un total de 285 avions britanniques et français, dont la moitié sans doute au delà du front français. Dans la dernière année de la guerre d'Espagne, il régnait là-bas une activité aérienne beaucoup plus intense qu'au front français. Le front occidental se répartit en front français

sur terre et en front britannique sur mer. Sur le front terrestre, les deux armées n'en sont pas encore venues à un seul contact un peu étroit. Les masses de soldats ne se sont pas encore affrontées.

Où la guerre est plus terrible qu'en 14—18

Constrastant avec le calme du front terrestre français, le combat se poursuit, tenace, sur le front maritime britannique, dans la Mer du Nord et près des côtes ennemies. Sur ce front, les Allemands comme les Anglais ont engagé dès le commencement leurs forces navales et aériennes.

Les attaques de l'aviation et des sous-marins allemands ont, en 30 semaines de guerre, réduit de moitié le nombre des grandes unités de la marine britannique qui se risquent en haute mer. Quant à l'autre moitié, elle a été ou détruite ou mise hors de combat à la suite d'avaries graves. Actuellement, la Grande-Bretagne ne peut mettre en ligne qu'un moindre nombre de navires de combats que le Japon lui-même. Ce fait est d'importance non seulement pour le rapport des forces dans la Mer du Nord, mais aussi pour le rapport respectif en Méditerranée et surtout dans les mers de l'Orient.

Le commandement allemand répond au blocus par le blocus. Alors que sur terre, l'Allemagne a ses derrières assurés, la vie des Iles Britanniques dépend complètement des importations d'outre-mer; importations que les armes allemandes viennent d'entamer sur une grande échelle. La comparaison avec la Grande Guerre donne ici une image opposée à celle de la guerre terrestre: dans la guerre passée, les Allemands ont coulé dans les 6 premiers mois 200 navires environ, représentant 450.000 tonnes; au septième mois de la guerre actuelle, rien que par leurs sous-marins et leurs mines, ils n'ont pas détruit moins de 530 navires et 1.900.000 tonnes. Dans la guerre mondiale, l'aviation allemande avait coulé un total de 8.000 tonnes; rien que les six premiers mois de cette guerre-ci, l'aviation allemande a coulé 120 navires jaugeant 275.000 tonnes. Les pertes en tonnage de la flotte britannique sont actuellement de près du quintuple de pertes de la Grande Guerre. Les pertes de la marine britannique de guerre et de commerce dépassent considérablement les pertes subies sur le front terrestre de France.

L'ennemi N° 1

La stratégie allemande a toujours souligné la nécessité de concentrer les attaques sur l'ennemi principal. Qu'on y réussisse, et les alliés de moindre importance abandonnent aussitôt la partie. Dans cette guerre, l'ennemi principal du Reich est la Grande-Bretagne, laquelle possède le quart du globe terrestre, plus un autre quart où elle exerce une influence financière incontestée.

Le pays d'Adolf Hitler a réussi sa première tâche: il a brisé le blocus terrestre, il a liquidé le protectorat franco-britannique sur la partie sud-est de l'Europe centrale et il a réalisé une frontière commune avec les puissances amies, l'Italie et la Russie, le tout dès avant la collision décisive avec la Grande Bretagne et la France.

On en est maintenant à la seconde tâche; contraindre l'Angleterre à se démettre de sa dictature sur le monde. C'est la tâche qui tentait Bismarck lorsqu'il anéantit l'influence autrichienne sur les Etats allemands.

En déclarant la guerre à l'Allemagne, le 3 septembre 1939, l'Angleterre prétendait venir en aide à la Pologne. Après l'écroulement de la Pologne, elle déclara qu'elle voulait débarrasser l'Europe de l'Allemagne. Il est donc assez naturel que l'Allemagne veuille débarrasser l'Europe de l'Angleterre.

Ce n'est pas l'Allemagne qui a déclaré la guerre à l'Angleterre, mais c'est bien l'Angleterre qui a attaqué l'Allemagne. Elle avait donc son plan pour mettre l'Allemagne à genoux, faute de quoi la guerre perdait tout sens. Une série d'auteurs anglais ont énuméré les

méthodes qui conserveront à l'Angleterre sa suprématie sur l'Europe et sur l'autre monde. Elles valent d'être mentionnées.

Dans ses dernières œuvres, M. Liddel Hart déconseille à l'Angleterre d'exposer, dans la prochaine guerre, une trop grande quantité de forces terrestres. Il prouve qu'en 1815 Wellington n'était que le bras droit de la marine anglaise. Mais la décision dépend toujours en fin de compte d'une guerre commerciale ou navale. Dans son livre «When Britannia goes to war», il écrivait en 1935: «Une pression économique exercée par la guerre marine à outrance est une tactique qui a fait ses preuves au cours de l'histoire. La marine britannique a deux mains: l'une en or qui donne de l'argent et des provisions, et l'autre en acier qui s'attaque aux faiblesses extérieures de l'ennemi.»

Les vues de M. Liddel Hart, capitaine d'infanterie durant la guerre de 1914, diffèrent de celles qu'expose un autre soldat britannique, le major général Sir F. Maurice Robertson; celui-ci écrit dans la «British Strategy», en 1939: «Pour faire porter ses fruits à la victoire de Trafalgar, il fallait la défaite de Napoléon à Leipzig et à Waterloo.» Et plus loin: «C'est partir d'une fausse conception que de se contenter de gouverner les mers et de vouloir soutenir son allié à coups d'argent et à l'aide de quelques détachements. Il s'agit là d'une théorie qui remonte à Bacon, au XVI^e siècle et sans aucune valeur pour le XX^e.»

Le général Maurice professe donc l'opinion que la fin de compte c'est tout de même sur le continent que l'ennemi de l'Angleterre doit être abattu, et qu'il y faut une armée britannique de taille; tout en admettant que l'Angleterre aide ses alliés en argent et par le blocus.

Seul un troisième théoricien militaire en renom, le prophète de l'armée motorisée, le major général J. F. C. Fuller, a eu le mérite de saisir ce qui s'était passé en Europe centrale et orientale depuis la guerre mondiale. Dans son ouvrage: «The First of the League Wars. A Study of the Abyssinian War, its Lessons and Omens», daté de 1936, il écrit entre autres: «Près de trois siècles durant la politique britannique maintint l'équilibre entre les puissances à coups d'or et de moyens diplomatiques, de telle sorte qu'aucun des groupes belligérants ne l'emportât décisivement sur l'autre. Tant que les peuples ont cru à l'or et que la plupart d'entre eux étaient détracteurs de l'Angleterre, il y avait là un problème relativement simple, la puissance s'exprimant alors sous une forme financière. Mais la guerre mondiale a changé tout cela. Aujourd'hui, la puissance financière tremble sur ses bases. Voilà pourquoi nous autres Anglais, nous en sommes revenus à la force; car dans le monde en armes, la force doit reprendre toute sa valeur, son rôle de soutien de l'autorité. En un mot, l'offensive financière et l'offensive économique appartiennent irrévocablement aux méthodes du passé.»

Le major général Fuller soutient donc que l'Angleterre ne peut gagner cette guerre que par sa force de terre, c'est-à-dire par ses armées, lesquelles devront battre sur terre les armées allemandes, et il souligne qu'ici la marine et la marine ne joueraient qu'un rôle secondaire. A cette attaque terrestre, l'Angleterre est d'autant plus contrainte que se multiplieront les raids assauts allemands contre ses voies de ravitaillement. Dans cette guerre, l'Angleterre reprend peut-être à son compte le rôle que l'Allemagne joua en 1918: si elle ne passe pas à l'attaque terrestre, à l'arrière, dans le passé même, il y a le spectre du «Général-la-Faim» qui menaçait et avec lui la défaite finale.

N° 1 — 1^{re} Année — 15 Avril 1940

SIGNAL paraît tous les 15 jours / Harald Lechenberg, Rédacteur en chef / Édition et impression: Deutscher Verlag, Kochstraße 22/26, Berlin, Allemagne / Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays / Entered as second-class matter at the Postoffice at New York N. Y. / Printed in Germany